

ANDRÉ GIDE EN GRÈCE

par

Hélène TATSOPOULOS-POLYCHRONOPOULOS

Le prestige de la pensée gidienne en Grèce, toujours vivace de nos jours, s'inscrit dans le contexte des relations culturelles franco-helléniques de l'entre-deux-guerres. Dans cette période troublée, les échanges entre la France et la Grèce sont d'autant plus féconds que les sacrifices communs aux mêmes idéaux, lors du premier conflit mondial, ont naturellement resserré, plus étroitement encore, les liens séculaires unissant les deux nations.

Un rapide parcours rétrospectif nous remet en mémoire les lignes de force de ce « commerce spirituel ¹ » des deux pays. Depuis longtemps, la Grèce était redevable à la France d'avoir diffusé, dans le monde, la tradition hellénique antique, grâce à sa littérature imprégnée d'esprit classique. Cependant, d'autres facteurs déterminants ont contribué à promouvoir en Grèce les courants parallèles de la francophilie ² et de la francophonie ³. Signalons d'abord le traité de Rastadt qui consacre, en 1714, le français en tant que langue diplomatique internationale. Mais surtout, il convient de rappeler que toute l'idéologie de l'Insurrection grecque de 1821 est directement inspirée par les idées de la Révolution française de 1789 et par les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme. Lorsque, vers le milieu du XVIII^e siècle, la Grèce se prépare à secouer le joug ottoman qui l'opprime depuis 1453 — date de la prise de Constantinople par les Turcs — c'est vers l'Europe et plus particulièrement vers la France qu'elle se tournera. Les Phanariotes (habitants du Phanar, quartier de Constantinople rassemblant l'élite intellectuelle et diplomatique), qui participent activement à l'organisa-

tion de l'Insurrection, sont imbus de culture française. De plus, l'influence des Encyclopédistes donne naissance, dans les communautés grecques de l'étranger (du Danube, de Paris, d'Odessa, de Vienne), à un mouvement analogue à celui des « Lumières », dont les principaux propagateurs sont des intellectuels comme Rhigas Phéraiios, Adamantios Coray, André Calvos. Ainsi, vers 1750 environ, le français tend-il à concurrencer la prédominance italienne sur les lettres grecques, due à l'occupation vénitienne en Crète, dans les Cyclades et les îles ioniennes. C'est également à partir de cette date que sont publiées de nombreuses traductions de romans français comme *Les Aventures de Télémaque*, *Voyage du jeune Anacharsis*, *Paul et Virginie*, *Atala*, *René*... D'autre part, tant la solidarité des volontaires français en 1821 que le philhellénisme de personnalités telles que Chateaubriand, Lamartine, Hugo ou Delacroix ont ranimé la reconnaissance de la Grèce envers la nation amie, tout en attisant l'intérêt des Grecs en faveur de l'histoire et des lettres françaises. Vers 1840, l'élite du Royaume grec, nouvellement fondé, a donc une prédilection certaine pour le français. Il est significatif qu'à cette époque de nombreux manuels destinés à l'usage d'élèves (Chrestomathies) arrivent de France ou sont rédigés en Grèce. De plus, il ne faudrait point omettre de signaler l'importance culturelle et pédagogique de l'École Archéologique Française instituée en 1846, qui fonda elle-même, en 1906, l'Institut Français d'Athènes, autonome depuis 1938. Il sied de noter encore que le français est matière obligatoire dans l'enseignement secondaire depuis les débuts de la Grèce moderne jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, tandis que la loi pour la fondation du Département de Langue et de Littérature Françaises de l'Université d'Athènes ne sera votée qu'en 1954. Dans la seconde partie du XIX^e siècle, après s'être passionnés pour le romantisme occidental de Byron, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Béranger, les cercles littéraires goûtent au naturalisme, puis au symbolisme, essentiellement dans des textes français. C'est d'ailleurs dans des versions françaises que l'intelligenstia francophone grecque de l'époque aborde la production spirituelle du reste de l'Europe, alors que les traductions d'extraits et d'ouvrages français se multiplient, à tel point que l'écrivain Grégoire Xénopoulos remarque, en 1894, que la Grèce est une province française

sur le plan littéraire ⁴. À ce propos, il n'est pas inutile de préciser que cette préférence accordée à la littérature étrangère est directement liée au problème de la langue qui se pose avec une acuité sans précédent dans le dernier quart du XIX^e siècle : à cette époque, la production littéraire néo-hellénique se ressent des hostilités qui opposent les partisans de la langue populaire « démotiki » à ceux de la langue puriste « katharevoussa ».

Dans le premier tiers du XX^e siècle, la politique libérale d'Élefthérios Vénizélos ⁵, qui réussit à assurer au pays l'appui des Alliés, exalte encore une fois la gratitude du peuple grec envers la France. Désireux d'échapper au marasme des lettres et de la pensée philosophique sévissant sur la création littéraire de la Grèce dans les années qui suivent la Première Guerre et le désastre d'Asie mineure (août-septembre 1922), plusieurs intellectuels ont recours à l'étude et à l'approfondissement de la littérature française.

Si l'on cherche à esquisser le climat culturel grec des années vingt, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. Tout d'abord, le problème de la langue est encore loin d'être résolu. D'autre part, certains courants « décadents » reflètent une attitude pessimiste face à la vie. Des exemples représentatifs en sont, pour la poésie, Constantin Cavafy et Constantin Caryotakis et, pour la prose, Démosthène Voutyras. Parallèlement, on constate l'épuisement de l'inspiration des auteurs d'études de mœurs qui, après avoir donné quelques ouvrages de qualité (André Karkavitsas, Constantin Théotokis), finissent par ressasser les mêmes poncifs. Il est d'ailleurs à noter que si la poésie grecque bénéficiait d'une tradition longue et ininterrompue (avec la pastorale crétoise, l'École de l'Heptanèse, l'École athénienne), il n'en était pas de même pour la prose puisque les premiers romans néo-helléniques datent tout juste de 1835-1840. Alors que certains critiques dogmatiques comme Jean Apostolakis et Photos Politis s'opposent à toute ouverture à l'étranger, et prônent le retour aux valeurs ancestrales, plusieurs jeunes poètes et écrivains, réalisant la nécessité de secouer le joug du passé afin de pouvoir assumer la réalité contemporaine, s'assignent pour but d'ouvrir de nouvelles voies à la littérature néo-hellénique, sans toutefois renier la tradition grecque dont ils se sentent les héritiers. On a tendance

à désigner ces auteurs sous la dénomination de « Génération de 1930 », car ils font leur apparition dans le domaine des lettres entre 1930 et 1940.

En quête de nouvelles sources d'inspiration, ces hommes de lettres se mettent à l'école de l'étranger et s'initient aux nouveaux mouvements littéraires européens tout en élaborant la langue grecque démotique, de manière à multiplier ses virtualités afin de la plier mieux à exprimer des notions de plus en plus abstraites. La plupart d'entre eux sont de formation française. Georges Séféris et Georges Théotokas par exemple ont fréquenté, le premier en Asie Mineure, le second à Constantinople, des écoles franco-helléniques. D'autres ont suivi les cours de l'Institut Français d'Athènes (Takis Papatzonis) ou bien ont eu le privilège de recevoir, dans leur jeunesse, des leçons particulières de français (Cosmas Politis, Anghélos Terzakis, Thanassis Pétsalis). Après la Première Guerre, plusieurs choisissent délibérément d'aller poursuivre leurs études en France, à Paris, dans la ville qui rayonne à leurs yeux comme la capitale littéraire par excellence (Georges Séféris, Georges Théotokas, Stélios Xéfloudas, Thanassis Pétsalis).

Dans l'entre-deux-guerres, la littérature française est donc très prise dans les cercles littéraire grecs. Dans le domaine de la poésie, tandis qu'on apprécie toujours le Parnasse, les symbolistes français et Baudelaire, on découvre avec admiration Paul Valéry et Paul Claudel. Takis Papatzonis, un des premiers poètes modernistes, devient le traducteur attitré de ce dernier et Georges Séféris, ayant étudié en profondeur l'œuvre de Paul Valéry, traduit *La Soirée avec Monsieur Teste* dans la revue *Néa Hestia* en 1928, peu avant de donner, en 1931, son premier recueil, *Strophis*, qui représente une étape de la poésie grecque moderne. Quelques années plus tard, paraissent, dans le sillage d'André Breton, Paul Éluard, Louis Aragon, les premières tentatives poétiques de tendance franchement surréaliste : *Haut Fourneau* d'André Embiricos (1935) et *Défense de parler au conducteur* de Nikos Engonopoulos (1938).

Plusieurs représentants de la « Génération de 1930 », qui cherchent à mettre en évidence les infinies possibilités de la prose pour l'écrivain désireux d'exprimer la vie complexe et intense de la société grecque

moderne, étudient en profondeur les romanciers français. Tout en continuant d'admirer les classiques du genre : Stendhal, Balzac, Hugo, Dumas, Zola, ils sont séduits par la prose brillante de Maurice Barrès et d'Anatole France et découvrent aussi, d'autre part, des écrivains chronologiquement plus proches d'eux. Ainsi, ils apprennent à connaître la nouvelle dimension du temps et du souvenir que Marcel Proust introduit dans le récit, le style pur et l'intégrité morale d'André Gide, l'esprit pacifiste « au-dessus de la mêlée » de Romain Rolland, la subtilité grâce à laquelle Alain-Fournier exprime les sentiments troubles de l'adolescence, l'humanisme qui émane des vastes romans-fleuves de Roger Martin du Gard et Jules Romains. Ajoutons également qu'ils apprécient particulièrement la philosophie de Bergson et les écrits critiques de Julien Benda et d'Alain. Dans ce contexte, il est légitime de reconnaître que l'influence de Gide sur la « Génération de 1930 » prend une signification exceptionnelle, car on doit considérer qu'elle s'est exercée non seulement sur le plan esthétique mais encore et surtout qu'elle modifia la conception de la vie des intellectuels qui approfondirent l'œuvre de l'écrivain dans leurs années de formation, plusieurs d'entre eux à Paris même, au moment de leurs études.

Dans un premier temps, nous tenterons donc d'évaluer ce que Gide a représenté pour cette jeunesse avide de littérature, mais encore de préciser l'image que se faisait de lui la critique athénienne dans les années 1930. Puis nous retracerons l'itinéraire du voyage de Gide en Grèce en 1939, en enchaînant sur les liens qui s'établirent spontanément entre lui et les hommes de lettres dont il fit la connaissance. Dans la suite, nous verrons comment cette sympathie réciproque prit pendant la Seconde Guerre mondiale la forme de sentiments mutuels de compassion et de solidarité. Enfin, nous nous attacherons à montrer que si l'intérêt de ces personnalités pour Gide resta toujours aussi vif au fil des ans, l'œuvre gidienne a, d'autre part, considérablement préoccupé la critique littéraire grecque de 1945 environ à nos jours.

I. À la découverte de Gide

Parmi les Grecs qui font leurs études à Paris après la Première Guerre, nous pouvons reconnaître les futurs piliers de ladite « Génération de 1930 » : Georges Séféris ⁶ de 1918 à 1924, Thanassis Pétsalis ⁷ de 1920 à 1924, Georges Théotokas ⁸ de 1927 à 1928, Stélios Xéfloudas ⁹ vers 1928-1929. Incontestablement, André Gide tient une place privilégiée dans la formation de ces jeunes qui suivent avec passion l'effervescence littéraire parisienne. Chacun à son tour, ils se familiarisent avec l'œuvre de celui qu'ils ne tardent pas à considérer comme un « maître à penser ¹⁰ ». Plus tard, ils reconnaîtront ouvertement eux-mêmes, dans leurs écrits, l'ascendant de Gide sur leur évolution spirituelle.

Dès son séjour en France, Georges Séféris, préoccupé par le problème de l'originalité et de l'influence en art, relève dans *Prétextes* des remarques critiques qui alimentent ses réflexions ¹¹. De plus, les deux premiers tomes de son *Journal*, recouvrant les années 1925-1934, sont jalonnés de citations prises, entre autres, dans *Philoctète*, *La Tentative amoureuse* et *Paludes*. Il sied de noter, à ce propos, qu'entre 1926 et 1928 G. Séféris, cherchant à perfectionner sa langue, traduit *Paludes* dans son intégralité ainsi qu'une grande partie du *Prométhée mal enchaîné* ; cependant, pour son recueil de traductions intitulé *Copies* (1965), il ne conservera que l'« Envoi » de *Paludes*, rendu en vers rimés ¹². À cette même période (1926-1928) fut rédigé pour l'essentiel *Six nuits sur l'Acropole* (posth., 1974), le seul projet romanesque que Séféris ait mené à terme, et dans lequel nous retrouvons plusieurs traces révélatrices de son intimité avec la production gidienne : citations prises dans *Prométhée*, dans *Paludes*, juxtaposition du récit et du journal, composition « en abyme », retenue ironique, etc. ¹³

Dans son triptyque autobiographique intitulé *Transparences* (1983-1988), Thanassis Pétsalis relate les circonstances dans lesquelles il découvrit *Les Nourritures terrestres* en 1918 : « Dans notre bibliothèque, je trouvai par hasard trois volumes d'Anatole France et un d'André Gide. Il y avait *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Le Lys rouge* et *Histoire comique* d'Anatole France. L'unique volume de Gide était

Les Nourritures terrestres. Je lus France d'une traite. *Les Nourritures terrestres*, je les lus un peu plus tard. Et j'ajouterais "heureusement", puisqu'ainsi je les lus *bien* ¹⁴, c'est-à-dire non simplement en pressentant mais en sentant ce que je lisais ¹⁵. » Puis il avoue que la connaissance approfondie de la pensée gidienne fut déterminante pour son itinéraire intellectuel : « Gide ne me fascina pas tout de suite. Il me parut recherché. Plus tard, je lus passionnément toutes ses œuvres. Je traduisis en grec sa nouvelle *La Tentative amoureuse*, traduction qui ne fut jamais publiée. Cet écrivain avait exercé sur moi, pendant plusieurs années, une profonde influence, de telle sorte que j'écrivis une ou deux nouvelles à proprement parler "gidiennes". Ceci, tout à l'opposé d'Anatole France, dont le terrible scepticisme et l'absence de toute foi finirent par me lasser avec le temps. J'avais commencé à chercher un appui, une foi, j'éprouvais le besoin de croire en quelque chose ¹⁶. »

Entre 1928 et 1930, le symbolisme du *Retour de l'Enfant prodigue* séduit, presque simultanément, plus d'un intellectuel grec qui se sent en rupture avec son entourage. Notons que la première traduction en grec du texte gidien, réalisée par Michel Stassinopoulos, paraît dans la revue *Néa Hestia* en 1930 ¹⁷. En 1928, le romancier Nikos Kazantzakis pressent qu'à la différence de l'Enfant prodigue de Gide, il ne réintégrera jamais plus le logis familial. Cependant, en 1929, il exprime à son ami Pandélis Prévélakis, le futur écrivain, alors âgé de vingt ans, le besoin qu'il éprouve de lui transmettre son expérience, comme le Prodiges au frère puîné ¹⁸. Dans son premier essai intitulé *Esprit libre* (1929), Georges Théotokas prétend qu'en Grèce la flamme créatrice est entretenue par ceux qui, à l'image de l'Enfant prodigue, se laissent entraîner, par leur supplément d'âme, plus loin et plus haut que le commun des hommes ¹⁹. En 1947, considérant le malaise des jeunes de l'époque, qui se rebellent contre sa génération, il estime que c'est à leur tour de prendre le relais et de se lancer sur les routes, tout comme le frère puîné après le retour de l'Enfant prodigue ²⁰.

Georges Théotokas a été, lui aussi, depuis sa jeunesse, un lecteur assidu d'André Gide, en qui il discerne, très tôt, un « précurseur » ²¹. Dans *Esprit libre*, cherchant à illustrer le processus de la création littéraire, il cite un extrait du *Journal des Faux-Monnayeurs* ²² où il

trouve « un instantané de la tourmente intérieure du créateur ²³ ». Aussi semble-t-il permis de supposer qu'il s'agit d'une expérience personnelle transposée, lorsqu'un des héros de *Argo* (1933-1936) achète, à Paris même, son premier ouvrage de Gide et discute, pendant des nuits entières, de cet écrivain, de Marcel Proust, de Picasso ²⁴... Par ailleurs, dans la *Correspondance (1930-1966)* de G. Théotokas et G. Séféris, l'invocation célèbre « Nathanaël, quand aurons-nous brûlé tous les livres ! » prend, sous la plume des deux épistoliers, la valeur d'un apophtegme approuvé d'un commun accord ²⁵. De plus, dans le *Journal d'Argo* et du « Démon » (1939) — dont le projet ne saurait manquer de rappeler le *Journal des Faux-Monnayeurs*, — G. Théotokas, considérant les problèmes théoriques de l'écriture romanesque, évoque Gide selon qui, « un livre qui découvre tout d'un seul coup perd vite son charme, tandis qu'un livre qui dissimule des choses garantit, pour plusieurs raisons peut-être, mais aussi par cela même, l'intérêt des générations à venir ²⁶ ». D'autre part, en réponse au critique Tellos Agras qui, à propos de *Argo*, conteste l'intellectuel en tant que héros romanesque, G. Théotokas cite, entre autres, *Les Faux-Monnayeurs* « où foisonnent les écrivains, les revues littéraires, les bandes d'étudiants ²⁷ ».

Les Cahiers de Paul Fotinos (1930), le premier ouvrage, en grande partie autobiographique, de Stélios Xéfloudas, est jalonné de références aux *Cahiers d'André Walter* (le rapprochement s'impose entre ce titre et celui de l'œuvre grecque), au *Retour de l'Enfant prodigue*, au *Traité du Narcisse*, aux *Faux-Monnayeurs*. Nous citons ici une confession émouvante dans sa sincérité : « Tandis que tu me lisais ce poème magique [*Narcisse*], je cherchais à recenser tous les états d'âme dont j'ai fait l'expérience et ceux dont je pourrais éventuellement faire l'expérience, depuis que j'ai commencé à approfondir Gide. Je voulais revivre tous les moments des révélations intérieures que sa pensée me prodigua si abondamment ²⁸. » Un peu plus tard, Stélios Xéfloudas tentera, dans son article « Ouvrages de forme nouvelle », paru dans la revue *Idéa* en 1933 ²⁹, de prédisposer le public grec en faveur d'expériences littéraires telles que *Les Faux-Monnayeurs*, qui marque, selon lui, l'avènement d'« un nouveau genre romanesque ».

On peut donc constater que plusieurs écrivains grecs ont découvert Gide dès leurs années de formation et qu'ils ont sciemment choisi, dans son œuvre si diverse, ce qui correspondait à leur tempérament. Notamment, il est remarquable que certains d'entre eux aient, juste quelques années après la publication du roman en 1925, relevé la portée novatrice des *Faux-Monnayeurs*, dont la valeur fut contestée en France même. Ainsi, il n'est point surprenant de reconnaître l'ombre gidienne sur les premiers ouvrages composés par quelques auteurs grecs au début de leur carrière, encore qu'ils soient d'inspirations aussi différentes que *Quelques images dans un cadre* (1925), les nouvelles de Thanassis Pétsalis, *Six nuits sur l'Acropole* (rédigé pour sa plus grande partie entre 1926 et 1928, posth., 1974) de Georges Séféris, *Les Cahiers de Paul Fotinos* (1930) de Stélios Xéfloudas, *Argo* (1933-1936) de Georges Théotokas.

Cependant, en Grèce, la critique littéraire de l'époque est loin d'ignorer la personnalité et l'œuvre de l'écrivain français. Nous présentons, dans la suite, quelques exemples à l'appui.

En 1930 paraît dans *Néa Hestia* la première — à notre connaissance — étude synthétique sur l'œuvre gidienne, présentée par Dimitri Nikolarézis³⁰. Après avoir procédé à l'analyse sommaire des ouvrages de Gide, qu'il illustre grâce à des extraits traduits en grec, l'auteur de l'article se livre à des appréciations personnelles. Selon lui, la qualité essentielle de Gide réside en la sobriété du style, lequel, se soumet aux exigences de la pensée rationnelle, sans jamais tomber dans les excès de la grandiloquence. Il loue encore l'« inquieteur » qui, remettant tout en question, nous tire de notre passivité intellectuelle. Enfin, il prévoit que Gide continuera de passionner les générations à venir parce qu'il médite sur des problèmes capitaux comme la lutte entre le bien et le mal, le conflit entre idéalisme et hédonisme, l'opposition entre la morale individuelle et la morale imposée par la société.

Le 10 novembre 1932, Cléon Paraschos publie dans le journal *Politia* [Cité] un article sur André Gide³¹ qu'il qualifie d'esprit très fin, doué d'une riche sensibilité. Le poète et essayiste remarque que les drames moraux sont au cœur de la plupart des écrits de Gide, pour qui l'esthétique va de pair avec l'éthique. C. Paraschos relève encore l'importance primordiale accordée aux notions de « disponibilité » et de « sincé-

rité » par l'écrivain français dont le souci majeur est l'accomplissement de soi. Tout particulièrement, il admire en lui un des auteurs que préoccupent au plus haut point les questions techniques de l'écriture. Enfin, il reconnaît que si Gide n'a pas créé de « types romanesques », il n'en a pas moins, grâce à ses ouvrages de facture toute personnelle, bouleversé la conception traditionnelle du roman.

André Gide se trouve au premier rang des écrivains du XX^e siècle qui ont passionné C. Th. Dimaras³² depuis sa jeunesse³³. Au cours d'une entrevue, il nous a lui-même avoué que, dans le temps où il commençait à constituer sa bibliothèque — aujourd'hui une des plus riches d'Athènes — il fit relier *Les Nourritures terrestres* à la manière d'un livre religieux. En 1933, assurant la rubrique « Thèmes européens » de la revue *Idéa*, C. Th. Dimaras se charge d'informer le public athénien du retentissement suscité par la prise de position politique de Gide en 1932 chez des intellectuels européens d'idéologies différentes : I. Anissimov, L. Pierre-Quint, R. Schwob, J. Bernier, J. Guéhenno, V. Ivanov, H. du Passage, A. Fabre-Luce, R. Fernandez et L. Duran³⁴.

Il semble, du reste, que la sympathie de Gide pour le communisme ait fait sensation dans les cercles littéraires grecs de l'époque. À ce propos, il convient de signaler que dans la période d'instabilité ministérielle, succédant à la courte dictature du général Théodore Pangalos (juin 1925-août 1926), et au cours de laquelle seul le gouvernement d'Elefthérios Vénizélos peut se maintenir de 1928 à 1932, un dialogue fécond s'engage sur le plan idéologique, auquel mettra fin, en août 1936, la dictature du général Jean Métaxas. C'est dans ce contexte politique troublé mais libéral que, réunis autour des personnalités marquantes de Dimitri Glinos et de Costas Varnalis, certains intellectuels de gauche, suivant plus ou moins fidèlement la ligne du Parti communiste de Grèce créé en 1918, fondent quelques revues de tendance moderniste comme *Anaghennissi* [Renaissance] (1926-1928) ou franchement marxistes comme *Protopori* [Avant-gardes] (1930-1931), *Néi Protopori* [Nouvelles Avant-gardes] (1931-1936) et d'autres... En particulier, on trouve, dans cette dernière, entre 1932 et 1933, des traductions de textes gidiens qui rendent compte des sentiments de l'écrivain à l'égard du communisme³⁵. Or, comme

l'attitude de Gide déclenche une série de « conversions », certains réagissent en dénonçant avec indignation cette « mode ». Dans un article satirique intitulé « Littérature révolutionnaire ³⁶ », Pierre Nomikos évoque l'adhésion au communisme du poète Manolis Canellis, suivie de près par celle du poète Costas Ouranis, peu après que ce dernier eut pris connaissance des déclarations de Gide. Ce mouvement ne manque pas de choquer la bienséance de G. Séféris qui, le 17 mars 1933, consigne dans son *Journal* : « On dit en Grèce : "Ah ! Gide, le grand individualiste, est devenu communiste. Nous le serons donc, nous aussi." Et d'abord, Gide n'est pas devenu communiste. Cet acte ne prend toute sa signification que si nous considérons Gide en son entier "avec son éducation puritaine"³⁷, depuis *André Walter*. Et nous aboutirons peut-être alors à des conclusions totalement inattendues. Le problème de Gide, depuis le début, est la lutte avec Dieu (problème du péché et de la morale). Au fil des ans, tous ses amis l'ont quitté pour devenir catholiques (*Œdipe*), tant et si bien qu'à la fin il a dit : "Ah ! c'est comme ça, vous m'avez cassé les oreilles avec vos diverses 'conversions'. Eh bien, je vais vous en montrer une de conversion !" Et le voilà qui passe à gauche... Gide dit lui-même dans son *Journal* : "Ce qu'ils doivent vouloir, on l'a choisi pour eux." C'est la seule phrase qui s'applique parfaitement à ses sectateurs de fraîche conversion ³⁸... »

De ce qui précède, il ressort que tout un brassage d'idées s'était réalisé autour du nom d'André Gide, en Grèce, dans les années 1930. D'une part, de jeunes écrivains commencent à produire leurs premières œuvres, dans lesquelles, comme nous l'avons déjà signalé, il est aisé de repérer des marques de leurs affinités avec la pensée gidienne. D'autre part, plusieurs critiques littéraires, ayant lu Gide dans le texte, se proposent de présenter à un public plus large les lignes de force de son œuvre. De plus, l'émotion provoquée par la sympathie de Gide pour le communisme témoigne également du rayonnement de sa pensée en Grèce. Le terrain était donc bien préparé pour la visite de « l'illustre étranger ³⁹ » et l'on pourrait regretter que l'écrivain n'ait rencontré, au cours de son séjour, qu'un nombre restreint d'intellectuels grecs, mais tel était son désir et il fut respecté ⁴⁰.

II. *Le voyage de Gide en Grèce (1939)*

Le voyage en Grèce de 1939 n'est pas le premier contact de Gide avec le pays. En effet, il l'avait déjà visité en 1914, à Pâques, peu avant que n'éclatât le premier conflit mondial, et avait spontanément éprouvé des sentiments d'intimité contrastant avec l'« aversion ⁴¹ » que lui avait inspirée la Turquie, d'où il venait. Cette sympathie, au sens gidien du terme, exprimée dans *La Marche turque* ⁴², paraît toute naturelle chez un homme de formation classique qui écrivait déjà dans *Les Cahiers d'André Walter* (1891) : « Ce furent les Grecs d'abord, et, depuis, toujours préférés : l'*Iliade*, *Prométhée*, *Agamemnon*, *Hippolyte* ⁴³ », et encore : « Les noms seuls, ces noms grecs aux terminaisons larges, éveillaient en nous des souvenirs si splendides, que d'avance ils soulevaient les enthousiasmes latents aux éclats de leurs sonorités ⁴⁴. » Au risque d'émettre un lieu commun, nous tenons à rappeler la place de choix de la mythologie grecque dans l'inspiration de plusieurs œuvres gidiennes parues avant 1939 et certaines même avant 1914 : *Le Traité du Narcisse* (1891), *Le Prométhée mal enchaîné* (1899), *Philoctète* (1899), *Corydon* (1^{ère} éd., 1911), *Considérations sur la Mythologie grecque* (1919), *Œdipe* (1930), *Perséphone* (1934). Notons aussi que la première mention de *Thésée* (1946) apparaît dans les « Feuilles » placés dans le *Journal* entre 1911 et 1912. Les spécialistes de la question ⁴⁵ s'accordent pour dire que Gide recherche moins la signification symbolique du mythe que sa valeur psychologique et poétique. Mettant la mythologie au service de son éthique de l'affirmation de soi et de la liberté individuelle, il utilise le héros désacralisé afin d'illustrer la destinée unique de l'homme qui a fait un choix personnel, sans tenir compte des contraintes et des conventions extérieures. En cela, il semble légitime de supposer que la mythologie grecque a constitué pour Gide un contrepoids de son éducation puritaine.

Au printemps 1939, disions-nous donc, Gide vient rejoindre Robert Levesque ⁴⁶, professeur, depuis 1938, au collège de l'île de Spetsai. Que le voyage en Égypte et en Grèce se situe à une période décisive de l'itinéraire spirituel gidien — l'année même où, peu après la mort de son

épouse Madeleine en 1938, il fait publier son *Journal 1889-1939* — se trouve confirmé par les dernières lignes de ce *Journal* consignées le 26 janvier 1939 : « Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce, au moment des vacances de Pâques. Rien ne me rappelle à Paris avant mai. Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore "tenter de vivre" ⁴⁷ !... »

Il est intéressant d'établir un parallèle entre le voyage de 1914 et celui de 1939. Une malheureuse coïncidence veut que nous soyons à nouveau à la veille d'une guerre mondiale. Par ailleurs, Gide arrive en Grèce juste après avoir visité l'Égypte, tout comme en 1914 il revenait de Turquie. Encore une fois, ses impressions diffèrent de celles ressenties dans le pays qu'il vient de quitter. À l'Égypte « enfoncée dans la matière », il préfère la Grèce « empreint[e] de spiritualité ⁴⁸ ». Il est frappant qu'il s'exprime, à son retour, en des termes qui reprennent presque mot pour mot ceux de 1914 : « Je suis "comme chez moi" », écrit-il dans *La Marche turque* ⁴⁹ — « Je m'y sens tout de suite chez moi », accorde-t-il aux amis qui le questionnent sur son voyage de 1939 ⁵⁰. Ce sentiment de familiarité est certainement dû en grande partie à la « reconnaissance » des lieux et des monuments qu'il avait appris à aimer grâce à ses études ou à ses lectures, certains desquels il avait déjà eu l'occasion de visiter au cours de son premier séjour en Grèce. Gide cherchera à revoir ce qu'il connaît déjà ⁵¹ : les statuettes crétoises du Musée Archéologique, la Petite Métropole byzantine située dans le vieux quartier pittoresque de Plaka, les ruines de Delphes, mais il désire surtout multiplier ses impressions sur le pays et ses habitants. Malheureusement, le climat politique n'est pas des plus propices à ces projets. Depuis quelque temps, les événements se précipitent en Europe et la Grèce se trouve, par sa position, au centre de l'actualité. Hitler occupe la Tchécoslovaquie le 15 mars et le petit territoire lithuanien de Memel le 23 mars. Le 7 avril (Vendredi Saint orthodoxe), l'invasion de l'Albanie par Mussolini révèle les convoitises de l'Italie sur la Méditerranée orientale et les Balkans. La Grèce, sous la dictature du général Jean Métaxas depuis le 4 août 1936, redoute fort d'être à son tour envahie, si les Italiens d'Albanie réussissent à s'unir aux Bulgares. En dépit de cette angoisse diffuse qu'il partage lui-même, Gide « tentera

de vivre », comme il le souhaitait à la veille de son départ. Les lignes suivantes tirées du *Journal* de R. Levesque vont dans le sens de cette affirmation : « Gide, à Olympie, malgré un peu de fatigue, sentait que ce refuge, cette halte étaient un des lieux les plus enchanteurs du monde — et de sa vie — et s'offrait à tant de bonheur ⁵³. »

Le *Journal* de R. Levesque, publié dans le présent numéro du *BAAG*, relate en détail les excursions réalisées par les deux amis à travers le pays ⁵⁴. Afin de réserver intact au lecteur le plaisir de suivre leur itinéraire sous la plume de R. Levesque, toujours soucieuse de la langue et du style dans sa spontanéité même, nous relèverons simplement leurs étapes principales, avant de formuler quelques considérations générales sur le voyage de Gide en Grèce. Ce faisant, nous suivrons une chronologie approximative établie suivant les points de repère indiqués par R. Levesque et compte tenu de ce qu'en 1939 la date des Pâques orthodoxes est le 9 avril. Nous notons encore que les *Carnets d'Égypte* s'achèvent sur le texte, non daté, intitulé « Delphes » succédant aux dernières lignes que Gide écrit à Alexandrie le lundi 20 mars 1939.

D'après nos estimations, R. Levesque doit avoir reçu la dépêche de Gide le vendredi 24 mars, les deux amis se retrouvent à Athènes le lendemain même, samedi 25 mars, qui est en Grèce le jour de l'Annonciation et aussi une fête nationale commémorant l'Insurrection de 1821 contre les Turcs. Le dimanche 26 mars, ils vont voir le Musée Archéologique que Gide « semble connaître par cœur ⁵⁵ », puis l'Acropole devant laquelle il ne parvient pas à réprimer son enthousiasme ⁵⁶, enfin ils passent la soirée dans une taverne grecque avec un ami, Théo Léger ⁵⁷. Le jour suivant, le lundi 27 mars, Gide et R. Levesque se rendent pour deux jours à Delphes où ils ont l'occasion de contempler les ruines des Trésors, des temples, du Théâtre, du Gymnase. Au Musée, les statues de l'Agias et de l'Aurige retiennent tout particulièrement leur attention. De retour à Athènes le mercredi 29 mars, ils repartent aussitôt pour Olympie où ils arrivent la nuit même. Ils resteront là cinq jours qu'ils emploieront à visiter le temple d'Héra, celui de Zeus, le Stade, l'Hippodrome. Au Musée, ils admirent les métopes du temple de Zeus où figurent les douze travaux d'Hercule et encore les frontons représentant l'un, les préparatifs de la course de chars qui oppose Pélops à Énomaos, l'au-

tre le combat des Centaures et des Lapithes que préside Apollon. Ils sont également impressionnés par l'alliage de tendresse et de rigueur qui émane de l'Hermès de Praxitèle. Le Mardi Saint (4 avril), Gide et R. Levesque quittent Olympie à destination de Tripolis. Le Mercredi Saint (5 avril), ils se rendent jusqu'à Sparte et Mistra et rentrent le soir à Tripolis. Le retour à Athènes a lieu le Jeudi Saint (6 avril). Le lundi de Pâques (10 avril) ils se rendent à Rhamnous (ou Rhamnonte), emplacement situé au nord de Marathon, où se trouve le temple de Némésis. Là, de jeunes bergers leur offrent l'hospitalité et devant une carte, la conversation tourne autour de la situation politique. Les deux compagnons prendront congé de leurs hôtes avec une émotion que rend intense le geste spontané de l'un des garçons portant à ses lèvres la main de Gide ⁵⁸. Au cours d'une soirée passée en compagnie de Théo Léger et Charles Brunard, Gide décrira Rhamnonte avec beaucoup d'enthousiasme ⁵⁹. Les deux amis ont encore l'occasion de faire, selon toute probabilité le mardi 11 avril, une excursion en voiture au Cap Sounion où ils peuvent contempler les vestiges du temple de Poséidon. Bien entendu, ils se sont aussi livrés à maintes promenades dans Athènes. Ainsi, le jeudi 13 avril, ils visitent le Musée Bénaki et l'Agora. Enfin, en nous reportant au *Journal* de G. Théotokas ⁶⁰, on peut fixer la date du départ de Gide par l'Orient-Express, le vendredi 14 avril : il sera donc resté en Grèce environ trois semaines.

Si nous désirons à présent recenser quelques-unes des impressions de Gide, nous devons d'abord avancer qu'il a certainement dû éprouver un plaisir esthétique intense devant l'art grec classique qu'il connaît en profondeur. Au cours des randonnées des deux compagnons, les souvenirs de l'Antiquité affleurent naturellement à leur esprit sous la forme d'évocations mythologiques (Apollon), historiques (Plutarque, Xénophon), littéraires (Ronsard, Keats) ⁶¹. En voyageurs avertis, Gide et R. Levesque sont naturellement amenés à établir d'intéressants parallélismes. Avec perspicacité, ils rapprochent les temples d'Olympie et ceux de Sicile ⁶², les villes mortes de Mistra et des Baux ⁶³, Tripolis et Samarcande ⁶⁴, les fresques du couvent de la « Péribleptos » à Mistra et celles d'Assise ⁶⁵, les mosaïques du monastère de Daphni et celles de Ravenne ⁶⁶. Plus généralement, ils sont sensibles au naturel et à la res-

piration secrète de l'art grec qui leur paraît « baigné d'humanité », contrairement à l'art égyptien « inanimé ⁶⁷ » et aux « bravades » de l'art romain ⁶⁸. Ce qui les a tout particulièrement charmés c'est l'harmonieux mariage des ruines avec le paysage ⁶⁹. Au plaisir esthétique procuré par la contemplation des monuments se conjugue donc le ravissement devant la nature grecque. En effet, Gide a apprécié la beauté sauvage de certains sites rocheux, la douceur des paysages boisés, la lumière éclatante. Curieux de tous les détails, il pousse son don d'observation jusqu'à distinguer dans ses excursions certaines variétés inconnues de fleurs. Notons aussi qu'il fut séduit par le Jardin Royal (aujourd'hui Jardin National) d'Athènes ⁷⁰.

L'Antiquité n'est donc pas l'unique réalité que Gide est venu rechercher. Avec sa disponibilité coutumière, il s'ouvrira à d'autres aspects de la grécité. Ainsi, dans ses randonnées, il aborde avec intérêt les vestiges de l'histoire byzantine. Nous avons noté plus haut que Gide se réjouit de revoir, à Plaka, la Petite Métropole du XII^e siècle dédiée à saint Éleuthère et à la Vierge « qui exauce vite » (Gorgoépikoos) ⁷¹. À Mistra, ancien centre littéraire et artistique byzantin (à 16 km de Sparte), dominé par le château du prince Guillaume Villehardouin, il se laisse gagner par le charme des petites églises ⁷², et à Pâques (9 avril), à Daphni, dans la banlieue ouest athénienne, il est conquis par les mosaïques décorées d'or fin qui ornent le monastère du XI^e siècle ⁷³.

D'autre part, le fait de passer en Grèce la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques offre à Gide la meilleure occasion d'apprendre à connaître les coutumes du peuple. Le Mardi Saint et le Mercredi Saint (4 et 5 avril); les deux amis se mêlent à la foule de la cathédrale de Tripolis ⁷⁴, le Jeudi Saint (6 avril), à Athènes, ils vont à la petite église Kapnikaréa du XI^e siècle, célèbre pour ses beaux chants byzantins ⁷⁵, le Vendredi Saint (7 avril) ils se rendent en compagnie d'Octave Merlier (le directeur de l'Institut Français d'Athènes) au cimetière, où ils assistent avec émotion à la procession traditionnelle du Saint Suaire (Épitaphios) ⁷⁶. Enfin, pour aborder le côté prosaïque des choses, il faudrait également ajouter que, malgré le dédommagement offert par l'ouzo et le vin résiné, Gide dut certainement pâtir du jeûne imposé ces jours-là dans les tavernes et restaurants.

En tout état de cause, avec son ouverture d'esprit habituelle, il apprend à connaître la Grèce moderne et son peuple. Bien qu'il voyage incognito, évitant les foules, il recherche néanmoins les contacts humains avec les modestes habitants des campagnes ou des montagnes. Il convient de noter que les deux compagnons sont partout bien accueillis, d'autant plus qu'en tant que Français ils sont, en ces temps angoissés, considérés comme des alliés. Ému de constater que les nouvelles politiques sont déjà parvenues dans les villages les plus isolés et que les gens les plus simples sont pleinement conscients de la gravité de la situation, Gide, partageant leur inquiétude, se mêle volontiers à leurs conversations ⁷⁷.

Or, le mercredi 12 avril 1939, invité avec Robert Levesque chez C. Th. Dimaras, Gide aura l'occasion de faire la connaissance de quelques représentants de l'élite intellectuelle grecque. Le poète Georges Séféris, le romancier Georges Théotokas, le juriste Athanase Athanassiadis, tous trois grands amateurs de littérature française et fervents admirateurs de l'œuvre gidienne, sont à la fois heureux et émus de rencontrer enfin celui qui représente « une part importante de [leur] jeunesse ⁷⁸ ». Au près d'eux Gide cherche à se renseigner sur certains aspects de la Grèce moderne. Les sujets de conversation de cette soirée sont, on s'en doute, variés. À travers les témoignages de C. Th. Dimaras, Georges Séféris, Georges Théotokas ⁷⁹, qui se recourent et se complètent, il est aisé de relever au moins cinq principaux pôles d'intérêt : remarques de Gide sur la Grèce, discussion sur l'œuvre de l'écrivain (notamment au sujet des *Nourritures terrestres* et des *Faux-Monnayeurs*), conversation à propos de la situation politique et sociale, lecture par C. Th. Dimaras de poèmes de Cavafy traduits en français et de l'un d'eux dans l'original ⁸⁰, lecture par G. Séféris, à la demande de Gide, de vers de l'*Iliade* en prononciation néo-hellénique. En guise de remerciement pour son hospitalité, Gide offre à C. Th. Dimaras deux dédicaces, que nous reproduisons ici avec son aimable autorisation, l'une aux *Nourritures terrestres* : « pour Constantin Dimaras et pour Madame Dimaras, j'inscris mon nom sur ce petit livre — fort ému de l'écho qu'il a trouvé dans leur cœur et en gage d'une profonde sympathie. André Gide. 13 Avril 39. », l'autre à *Si le grain ne meurt* :

« en souvenir affectueux de mon passage à Athènes et de l'accueil de Constantin Dimaras. André Gide. 13 Avril 39. »⁸¹.

Dans un article intitulé « Georges Séféris et André Gide »⁸², récemment paru dans *Connaissance hellénique*, Christos Saltapidas se réfère à cette rencontre et traduit l'extrait du *Journal* de G. Séféris s'y rapportant, afin d'établir certains rapprochements significatifs entre Gide, Séféris, Cavafy. Tout d'abord, il relève le fait que Gide, après avoir attentivement écouté « La Ville », s'accorde avec G. Séféris pour reconnaître que Cavafy est « didactique ». Puis il souligne que Gide, comme Cavafy, privilégie l'expression indirecte, lorsqu'il évoque ses sentiments les plus intimes dans un style sobre mais élusif. Dans la suite, il met en évidence certaines affinités entre Gide et G. Séféris : d'une part, le souci du style dont témoignent le choix minutieux d'un vocabulaire souvent novateur et une syntaxe infléchie pour rendre fidèlement toutes les nuances de la pensée, d'autre part, un besoin naturel de sincérité qui, dans les deux cas, est à l'origine de la rédaction d'un journal intime. Pour conclure, C. Saltapidas affirme que Gide a certainement représenté pour Séféris « un vrai maître nécessaire pour son épanchement littéraire ».

Cette soirée mémorable chez C. Th. Dimaras a donc lieu vers la fin du séjour de Gide en Grèce. La conjoncture politique défavorable l'incite à avancer la date de son départ. Cependant, la situation s'aggrave dans le pays comme dans le reste de l'Europe. La garantie accordée par Chamberlain le 13 avril 1939 ne tranquillise pas les esprits. Les événements se précipitant laissent pressentir que le conflit est imminent. Alors que, le 21 avril 1939, Hitler pose la question polonaise, les alliances se forment de part et d'autre et les hostilités aboutissent à l'envahissement de la Pologne par les Allemands et à la déclaration de guerre anglaise et française en septembre 1939. La Grèce, elle, entre dans le feu un an plus tard, le 28 octobre 1940, lorsqu'elle rejettera l'ultimatum italien. Dans le contexte de ces temps troublés, le nom de Gide reste toujours au centre des préoccupations de l'élite littéraire grecque.

III. Fidélités grecques

Il est significatif que pendant les années éprouvantes de la guerre et plus tard encore, la rencontre avec Gide restera gravée dans la mémoire et le cœur de ceux qui l'ont connu, tandis que, réciproquement, l'écrivain ne manquera pas de donner des preuves de sa sympathie pour le pays où il fut si chaleureusement accueilli.

En premier lieu, il convient de signaler qu'au lendemain même de la soirée du 12 avril, G. Théotokas et G. Séféris en donnent, respectivement, chacun dans son *Journal*, un compte rendu détaillé⁸³. Peu après, G. Théotokas publie dans la presse athénienne deux articles⁸⁴ se rapportant au même événement et aux vives impressions qu'il éprouva.

En décembre 1939, au cours d'une conversation, R. Levesque et G. Séféris commentent le voyage de Gide en Égypte et en Grèce⁸⁵. Toujours par l'intermédiaire de R. Levesque, à l'automne 1940, Gide envoie des salutations aux « amis athéniens⁸⁶ », lesquels apprennent avec indignation les attaques d'une partie de la presse contre l'écrivain français⁸⁷.

Il est caractéristique que dans ces années adverses, le *Journal* de Gide suscite des débats dans les cercles littéraires de l'époque. De ce fait, il ne serait pas improbable qu'il ait, dans une certaine mesure, contribué à l'épanouissement du journal intime en Grèce⁸⁸. Il y aurait peut-être une étude à mener autour de ce que doivent à Gide des auteurs de journaux, tels G. Séféris ou G. Théotokas et éventuellement ceux qui ont tenu un journal pendant la guerre ou l'occupation, comme Anghélos Terzakis, Jeannae Tsatsos, Minos Dounias... Il constitue pour certains, comme pour G. Séféris, un soutien moral et un point de référence, non seulement pendant la guerre, mais encore tout au long de leur vie. À travers la *Correspondance (1936-1945)* de Georges Séféris et de son épouse Marô, nous apprenons que le poète reçoit le *Journal* le 18 juillet 1939⁸⁹ ; le 3 août, il l'envoie à Marô qui apprécie immédiatement la ferveur de Gide pour toutes les manifestations de la vie⁹⁰. Le *Journal* sera d'ailleurs le seul livre qu'emportera Marô Séféris⁹² en mai 1941, lorsque le couple quitte la Grèce (sous occupation allemande depuis le 6

avril 1941) pour l'Égypte où G. Séféris, alors directeur du Bureau de la presse étrangère, est appelé à suivre le gouvernement grec en exil.

En décembre 1940, C. Th. Dimaras sollicite, au nom de la Grèce, la solidarité de Gide pour le peuple grec ⁹³. Conscient des conséquences que pourrait impliquer un tel acte, le 31 décembre 1940, Gide adresse néanmoins une réponse à l'ambassadeur de Grèce à Vichy ⁹⁴, d'où circulant « sous le manteau » elle parviendra à destination à Athènes. La lettre de Gide sera publiée en 1951 dans *La Revue d'Athènes*, suivie de l'article de C. Th. Dimaras intitulé « Gide et la Grèce ⁹⁵ ».

Ainsi se maintient le contact entre Gide et la Grèce, tandis que ceux qui ont fait la connaissance de l'écrivain continuent de suivre avec le plus grand intérêt son itinéraire spirituel. Si la collaboration de Gide à *La NRF*, sous l'occupation allemande, est sévèrement relevée par G. Théotokas ⁹⁶ et G. Séféris ⁹⁶, par contre, sa décision de s'expatrier temporairement en Tunisie en mai 1942 suscite une vive émotion ⁹⁸. Peu après la libération de Tunis (le 7 mai 1943), du Caire où il est nommé à la Direction de presse du gouvernement grec en exil, G. Séféris envoie à Gide, le 25 mai 1943, un télégramme qu'il consigne dans son *Journal* ⁹⁹. D'Alger, le 10 juin de la même année, Gide lui répond par une lettre élogieuse pour la Grèce, dont le texte prouve qu'il garde un vivant souvenir de la soirée du 12 avril 1939 ¹⁰⁰. Le 4 juillet 1943, G. Séféris accuse, dans son *Journal*, la réception émue de cette réponse ¹⁰¹ et le 25 juillet, il adresse à Gide une longue lettre manuscrite, dans laquelle il renouvelle ses sentiments d'amitié et exprime l'espoir en sa solidarité envers le peuple grec ¹⁰². Le 17 février 1944, au Caire et le 12 mars 1944, à Alexandrie, G. Séféris prononce une conférence intitulée : « Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce », dans laquelle il se réfère en termes chaleureux à la venue de Gide en Grèce et aux affinités qui l'unissent au pays ¹⁰³.

Les marques de l'attachement de G. Séféris et de G. Théotokas à Gide sont donc aisément repérables dans leurs journaux intimes et leurs correspondances, même si avec le temps leur admiration se nuance et qu'ils osent jeter un regard critique sur leur « maître à penser ». Il semble légitime de présumer que cette réserve s'inscrit dans le cadre plus

général d'une certaine amertume devant la politique de la France après l'armistice de juin 1940.

Le passage suivant de G. Théotokas est représentatif de cette mentalité : « 2 avril [1943.] Je feuillète André Gide. Je vois bien à présent ses limites. Moins admirable que nous ne l'avions cru dans notre jeunesse et sa pensée assez superficielle. Sur des sujets généraux, des naïvetés étonnantes. Quand je vois les limites d'un écrivain, mon admiration retombe. Mais ceci ne me jette pas nécessairement dans le reniement. Le rôle de Gide dans la vie spirituelle de l'entre-deux-guerres et dans la formation de ma génération fut si important qu'il serait stupide de n'en plus tenir compte ¹⁰⁴. »

Ce texte de Thanassis Pétsalis rend le même écho : « Nous avons vécu dans l'ombre de Gide et de Proust. Gide surtout infusa en nous des philtres — j'allais dire des poisons — qui, aujourd'hui encore, lorsque nous les goûtons, font vibrer en nous des cordes aux échos profondément séduisants et souvent — telles étaient et telles sont nos affinités — stimulants pour notre inspiration. Pourtant, la "ferveur" [*en français dans le texte*] que Gide nous enseigna si instamment n'était pas saine, non, c'était la planche de salut d'une âme qui se noie. Les préceptes qu'il mit à notre disposition, son exhortation spirituelle, le regard nouveau qu'il nous offrit (le désir est plus important que sa réalisation, rejette la science livresque, brûle les livres, oublie ce qu'on t'a enseigné afin de pouvoir porter sur le monde un regard nouveau, c'est l'effort qui compte et non pas tant le résultat, etc.), toutes ces théories nous enivrèrent et nous épuisèrent au lieu de nous soulager ¹⁰⁵. »

Tout au long du *Journal* de G. Séféris, le nom de Gide revient fréquemment : le poète l'évoque souvent dans des moments difficiles de sa vie ¹⁰⁶. Fortement impressionné par sa vitalité débordante, il ne peut s'empêcher de comparer l'écrivain français à d'autres personnalités qu'il a eu l'occasion de rencontrer et qui lui ont paru prématurément vieilles, comme Laurence Binyon en 1940, Paul Éluard en 1946, E. M. Forster en 1951 ¹⁰⁷. En janvier 1947, à la lecture de *Thésée*, il songe que « ce vieillard si vivant demeure l'un des rares phares éclairant encore l'Europe ¹⁰⁸ ». Il sied de rappeler, à ce propos, qu'en 1952 paraît en grec un essai sur *Thésée* par Zissimos Lorentzatos ¹⁰⁹, lequel avait soumis son

manuscrit au jugement du poète dès 1949. Les remarques de G. Séféris figurent dans la correspondance des deux amis récemment publiée ¹¹⁰. Dans le même volume, nous apprenons encore que Gide avait accordé à G. Séféris la dédicace suivante à *Thésée* : « *en souvenir ému d'une première rencontre à Athènes — attentivement* ¹¹¹ ». Enfin, s'il est déconcerté par le défaitisme de la préface de Gide à l'*Anthologie de la Poésie française* (1949) dans la « Bibliothèque de la Pléiade » ¹¹², c'est, avec une invincible nostalgie, qu'en lisant le numéro d'*Hommage à André Gide* de *La NRF* (1951) G. Séféris songe aux années passées, vécues « si près de la pensée du vieux Tityre » et se demande par qui notre monde remplacera de tels hommes ¹¹³.

Si les intellectuels grecs, auxquels la guerre a conféré une nouvelle acuité du regard, adoptent une attitude assez critique à l'égard de Gide, ils n'en continuent pas moins, en ces temps difficiles, de suivre son itinéraire spirituel, de relire son œuvre et d'y chercher des raisons de croire et d'espérer, ce qui est encore assurément une marque d'estime et d'admiration durables pour l'écrivain qui fut une des révélations de leur jeunesse.

IV. Gide et la critique littéraire grecque de 1945 à nos jours

Outre les quelques intellectuels ayant personnellement rencontré André Gide, toute une pléiade d'hommes de lettres, qui avaient été initiés à son œuvre, ont tenu à faire part de leurs impressions à un plus large public. Nous allons donc, à présent, essayer de poser quelques jalons révélateurs du rayonnement de la pensée gidienne en Grèce, de 1945 environ à nos jours et nous référerons, pour finir, à quelques articles parus en France sur « Gide et la Grèce ».

La journaliste et romancière de formation française Lilika Nakou ¹¹⁴ et l'écrivain engagé Stratis Tsirkas ¹¹⁵, originaire d'Égypte, sont, semble-t-il, les deux derniers témoins grecs qui aient eu la chance de faire la connaissance de Gide, la première à Paris même, en automne 1939, le second au Caire, au printemps 1946.

Dans le chapitre consacré à André Gide du volume *Personnalités que j'ai connues* ¹¹⁶, Lilika Nakou raconte comment elle eut l'occasion d'assister au débat sur l'interprétation marxiste de la littérature grecque et latine, présenté par Gide et Julien Benda, à l'occasion du Congrès International Antifasciste, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Grâce à l'entremise de Robert Levesque, elle eut la possibilité de rencontrer André Gide. Les passages suivants se rapportent à leurs entretiens : « André Gide chercha encore à s'informer sur la situation en Grèce. Il voulait savoir si les rumeurs qui couraient sur la dictature de Métaxas étaient vraies. Il témoignait un grand intérêt pour la Grèce contemporaine et sa poésie. Il tenait entre ses mains (en feuilles éparses) des poèmes de Cavafy traduits en français. La personnalité de Cavafy, son œuvre l'enthousiasmaient ¹¹⁷. » Et plus loin : « Vous savez ce que je disais avant-hier encore à des jeunes qui me questionnaient sur la poésie actuelle ? Si vous désirez, leur dis-je, connaître les possibilités de la poésie actuelle, lisez donc les jeunes poètes grecs. Il n'y a aucune autre poésie qui puisse se comparer à la leur, en pureté et en intensité ¹¹⁸... » Lorsque Lilika Nakou revit André Gide, à Paris en 1947, il lui parut très affecté par les horreurs de la Seconde Guerre mondiale mais, comme auparavant, alerte et curieux de tout. Voici comment elle résume en quelques mots les traits dominants de sa personnalité : « Toute sa vie il a recherché le bonheur humain, c'était un styliste admirable, un esprit libre ¹¹⁹. »

Au Lycée Français du Caire, le 18 mars 1946, et à l'École Supérieure des Lettres de Beyrouth, le 2 avril 1946, Robert Levesque, présenté par Gide, donne une conférence sur « La Poésie grecque contemporaine » (Sikélianos, Kazantzakis, Séféris et Cavafy). Les commentaires de presse ¹²⁰ qui font l'éloge de ces manifestations culturelles affirment que Gide exprima, d'une voix vibrante d'émotion, son admiration pour le miracle de la victoire grecque à la fois matérielle et spirituelle. L'écrivain Stratis Tsirkas, ayant lui-même assisté à la conférence du 18 mars, envoie d'Égypte à la revue *Élefthera Grammata* [Lettres Libres] un compte rendu intitulé « Robert Levesque et André Gide ¹²¹ ». À sa lecture, nous apprenons que Gide donna au public la primeur d'un texte inédit, destiné à être publié par H. Joannidès à Paris. De ce fait, nous

pouvons déduire avec certitude qu'il s'agit de « Reconnaissance à la Grèce ¹²² », inséré peu après dans *Messages de la Grèce*, numéro spécial, juillet 1946, de la revue *Le Voyage de Grèce* paraissant à Paris et dont H. Joannidès était le directeur-éditeur. Commentant la dernière phrase, et s'arrêtant plus particulièrement sur l'assertion « en un temps où l'ombre de toutes parts nous assiège », Stratis Tsirkas, bien que touché par les sentiments de Gide envers la Grèce, manifeste certaines réserves quant à son pessimisme. Faisant allusion au poème « Ithaque » de Cavafy, il s'en prend aux Lestrygons de la disponibilité et aux Cyclopes de la peur de l'engagement qui ont retenu Gide d'adhérer effectivement au communisme.

Dans le journal *Kathimerini* [Quotidien] du 3 juin 1947, le poète et critique littéraire Cléon Paraschos consacre un article au *Journal* d'André Gide ¹²³ qu'il considère, parmi les ouvrages de l'écrivain, comme celui ayant le plus de chances de survivre. Se penchant sur les extraits publiés dans *L'Arche* en 1942, il admire que, malgré une certaine désillusion de Gide, en ce qui concerne sa production, quelque tristesse due au vieillissement de sa voie, et en dépit de l'amertume qu'engendre en lui l'occupation de la France par les Allemands, son amour de la vie affleure dans une gamme thématique aussi variée que la solitude, la notion de Dieu, le rapport entre Dieu et morale, le sens de l'individualisme, à quoi s'ajoutent des confessions intimes, des impressions de lectures et d'auditions musicales.

En octobre-novembre 1947, dans son essai « Cavafy didactique ¹²⁴ » publié dans la *Revue Anglo-hellénique*, Evaghélos Papanoutsos ¹²⁵ constate l'existence d'affinités électives entre Gide et Cavafy et remarque, dans leurs œuvres respectives, l'utilisation du même motif poétique de la claustration qu'il illustre d'exemples pris d'une part dans *Paludes*, d'autre part dans « Murailles », « La Ville », « Fenêtres », « Les Troyens » et « En attendant les barbares » ¹²⁶. Pour l'auteur de l'article, au cas même où l'on admettrait quelque influence de l'écrivain français sur le poète grec, ce qui ne paraît pas, selon lui, très probable, la comparaison incite à reconnaître que le symbole des murailles prend une portée métaphysique plus angoissante dans les poèmes de Cavafy que dans le texte gidien. On peut donc avancer que

dans les années qui suivent la guerre, les occasions n'auront pas manqué, aux lecteurs intéressés, de s'informer sur certains aspects de la pensée de Gide.



L'attribution du Nobel à André Gide en 1947, l'année même où la Grèce attendait le prix pour Anghélos Sikélianos, aurait éventuellement pu susciter quelque ressentiment à l'égard de l'écrivain français. Or, les intellectuels grecs accueillent avec grandeur d'âme cet honneur qui vient couronner une personnalité qu'ils estiment de longue date. Plusieurs d'entre eux saisissent cette occasion pour affirmer leur satisfaction et présenter au public une critique synthétique de l'œuvre de Gide. Parmi ceux-ci, il n'est point surprenant de reconnaître, en première ligne, C. Th. Dimaras et Cléon Paraschos qui, ayant depuis longtemps approfondi la création gidienne, se trouvaient, par conséquent, en position privilégiée pour apprécier un événement d'une telle portée.

Ainsi, le 21 novembre 1947, dans un article intitulé « Le prix Nobel ¹²⁷ » paru dans *To Vima* [La Tribune], C. Th. Dimaras exprime l'opinion unanime des intellectuels grecs, en saluant l'hommage justement rendu à Gide ¹²⁸. Selon lui, la production gidienne, confinant à la perfection, apparaît, à une époque aussi troublée, comme une garantie de vie et de renouveau. Après avoir assimilé à une charnière entre le présent et l'avenir l'œuvre du nobéliste, imprégnée d'humanisme, qui manifeste si parfaitement l'inquiétude et l'espoir de notre temps, C. Th. Dimaras évoque l'itinéraire tourmenté parcouru par Gide jusqu'à ce qu'il nous livre le fruit de son expérience. Dans la suite, il rappelle que le talent de l'écrivain dépasse largement le cadre de l'invention romanesque pour s'orienter vers l'essai critique d'une part, les textes autobiographiques, le journal intime et les impressions de voyage d'autre part. En particulier, il considère le *Journal* comme une preuve du plus haut point de sincérité et de vertu spirituelle atteint par l'individu contemporain. Pour C. Th. Dimaras, l'attribution du prix Nobel à Gide prend un sens symbolique, puisqu'elle signifie que l'Europe distingue en lui sa propre création : l'homme libre.

Le 23 novembre 1947, Cléon Paraschos donne, encore une fois dans *Kathimerini*, un aperçu général de l'œuvre d'André Gide ¹²⁹. Entre autres, il constate que pour Gide, tout est mouvement incessant, rien n'est définitif : la foi, le choix sont suspects car ils impliquent l'immobilité, tandis que celui qui désire s'accomplir doit être disponible à tout moment, ouvert à toutes les influences fécondes. C. Paraschos ajoute encore que la philosophie de l'écrivain est une philosophie du désir vers laquelle convergent ses inclinations tant sensuelles que spirituelles et en laquelle se résout le conflit entre puritanisme et sensualité, ainsi que son angoisse foncière provenant de l'impossibilité où il se trouve de répondre à ses interrogations concernant Dieu.

En novembre 1947 toujours, dans « Le prix Nobel de littérature 1947 : André Gide », le romancier Thrassos Castanakis ¹³⁰ applaudit aux choix grâce auquel l'Académie suédoise honore un infatigable travailleur de l'esprit, ayant élargi les virtualités de la langue française et exercé une grande influence sur la littérature contemporaine. Après avoir sommairement recensé les ouvrages de Gide, Th. Castanakis observe que la quête de soi constitue invariablement l'objectif majeur que celui-ci a cherché à atteindre, tout en étudiant en profondeur Nietzsche, Dostoïevsky, Kafka. À son avis, les générations à venir auront tout intérêt à lire cet auteur afin de comprendre l'évolution des événements au XX^e siècle et d'apprécier combien ont travaillé et persévéré « autrefois » ceux qui ne croyaient plus en rien.

En décembre 1947, un critique littéraire bien au courant des lettres françaises, Georges Pratsikas, présente dans *Néa Hestia* la production gidienne ¹³¹ en insistant sur les notions de « ferveur » et d'« acte gratuit ». Ainsi, il désire rendre hommage à l'écrivain « ondoyant et divers » qui réussit à s'imposer dans le monde des lettres de son temps grâce à une œuvre variée exprimant la liberté d'opinion dans toutes ses dimensions et dans tout son éclat.

Il n'est pas inutile d'indiquer que dans le même numéro figure la première traduction grecque du *Traité du Narcisse*, réalisée et préfacée par André Andréopoulos ¹³².

De ce qui précède, il ressort donc que la critique grecque s'est particulièrement attachée à faire ressortir certaines qualités essentielles

du lauréat de 1947 comme la perfection de son style, la diversité de son œuvre et surtout sa sincérité et son intégrité morale, affranchie de préjugés qui apparaît comme une vertu primordiale de l'homme moderne.

*

Quelques temps à peine après le Nobel, la mort de Gide, le 19 février 1951, suscite un nouveau regain d'intérêt autour du nom de l'écrivain.

Ainsi, au mois de mars de la même année, la revue *Néa Hestia* présente le premier numéro d'hommage ¹³² qui ait été consacré à Gide en Grèce, lequel comprend, côtoyant quelques traductions de publications étrangères, les collaborations de trois hommes de lettres grecs éminents : Jean M. Panayotopoulos, Costas Ouranis et Cléon Paraschos, axées essentiellement sur l'éthique gidienne.

Dans son essai « Aspects de l'œuvre de Gide ¹³³ », le romancier Jean M. Panayotopoulos, bien que réservé en ce qui concerne le côté « ironiste » de l'auteur, s'incline devant son « insatiable amour de la vie, de l'étude et de l'expression ». Pour lui, Gide est non seulement un excellent styliste, mais un humaniste au sens large du terme, un défenseur de la dignité humaine, de la culture individuelle, de la liberté de la pensée et de l'altruisme.

« Le "cas" André Gide ¹³⁴ » est le titre de l'article dans lequel le poète et critique Costas Ouranis caractérise l'intellectuel français comme un personnage cérébral qui s'engage dans une quête de soi angoissée en utilisant tous les moyens de l'introspection. Il s'attache surtout à expliquer pourquoi le conflit entre l'éducation puritaine et les préférences sexuelles de Gide ne tarda pas à prendre la dimension d'un antagonisme déchirant entre la postulation de Dieu et celle du Diable, et comment, dans sa tentative de résoudre cette contradiction intérieure, l'écrivain se découvrit de nouvelles règles de vie (la disponibilité, l'acte gratuit, l'introspection), grâce auxquelles il chercha à remplacer la morale traditionnelle par une morale individuelle.

Dans le même numéro de la revue *Néa Hestia*, Cléon Paraschos présente le texte intitulé « L'Individualisme de Gide ¹³⁵ », qui avait fait

précédemment l'objet d'une émission radiophonique le 9 mars 1951. Dans un premier temps, il affirme que la destinée de l'individu, thème central de la création gidienne, constitue toujours un sujet brûlant de l'époque contemporaine. Puis il se livre à l'analyse des causes et des effets de l'individualisme gidien dont les composantes principales sont la disponibilité et la méfiance à l'égard de tout choix. C. Paraschos note encore que, tout en revendiquant le droit de vivre en accord avec sa nature, Gide a toujours cherché à concilier le dogme puritain avec l'amour dionysiaque de la vie. Enfin, il constate que si ce sceptique n'a pu trouver de réponse satisfaisante à la postulation de Dieu, du moins garda-t-il jusqu'à la fin une foi inébranlable en la ferveur, cet élan qui nous fait adhérer à l'existence.

Dans un article paru en avril 1951 dans la revue *Allaghi* [Changement], Chryssos Evelpidis résume « L'apport d'André Gide ¹³⁷ ». Selon lui, les écrits de Gide n'ont pas la puissance narrative qui emporte le lecteur et sa langue, extrêmement travaillée, pure comme le cristal, révèle intégralement une pensée claire, mais sans pour autant nous émouvoir. D'après C. Evelpidis, ce qui a attribué à Gide la place de choix qu'il tient dans le domaine des lettres, c'est sa haute culture, son absence de préjugés, sa sincérité audacieuse, son actualité permanente, sa vitalité sur le plan intellectuel, et sa contribution à l'étude des divers problèmes contemporains.

Enfin, en avril 1951, toujours C. Th. Dimaras publie, dans la *Revue d'Athènes*, la lettre que Gide lui adressa le 31 décembre 1940, suivie d'un aperçu synthétique sur « Gide et la Grèce ¹³⁸ ». Après avoir observé combien l'utilisation gidienne des mythes grecs est tout à fait personnelle et originale, C. Th. Dimaras relève plusieurs indices prouvant que l'écrivain français était disposé à aimer la Grèce bien avant 1939. Enfin, il constate que l'expérience grecque de Gide a encore renforcé son inclination pour ce pays auquel, au mépris des risques encourus, il déclara sa solidarité morale en 1940.

En général, les articles qui paraissent au lendemain de la mort de Gide cherchent à révéler les causes profondes qui ont incité l'écrivain à élaborer une morale individuelle étayant une création originale intimement liée à son existence.



Dans les années qui vont de 1952 à nos jours, la parution, à intervalles plus ou moins réguliers, de publications consacrées à Gide nous permet d'avancer que l'œuvre de l'écrivain continue à bénéficier en Grèce des faveurs de lecteurs assidus. En 1952, paraît "*Thésée d'André Gide. Et autres textes*"¹³⁹, essai que Zissimos Lorentzatos commence à rédiger en 1948 et qu'en 1949 il soumet au jugement de G. Séféris¹³⁸. Notons que l'auteur de cet ouvrage réalisa également une traduction de *Thésée*, qui resta inédite. Dans son étude, Zissimos Lorentzatos se propose donc d'examiner trois problèmes : celui de la préparation spirituelle de *Thésée*, celui du mythe ou du symbole et celui de la rédaction de l'ouvrage. Pour ce qui est du premier, Z. Lorentzatos remonte au milieu protestant de Gide, à son éducation « rompue » et « brisée » et à l'influence exercée sur lui par Nietzsche et Goethe. En ce qui concerne le mythe de Thésée, il suit dans le *Journal* sa longue genèse pendant un demi-siècle environ, en insistant sur la signification psychologique de la destinée individuelle du héros, puis il tente de repérer les sources directes et indirectes de l'œuvre (*Hippolyte* d'Euripide, *Phèdre* de Racine, Plutarque ou plutôt Amyot, *Phèdre* de Sénèque, *Thésée* de Bacchylide, les écrits de l'archéologue Sir Arthur John Evans), enfin il fait allusion à certains mythes secondaires se rattachant à *Thésée* : Héraklès, Minos, Œdipe, Ariane, Dédale, Icare, Pasiphaé... En troisième lieu, Z. Lorentzatos passe au problème de la réalisation en examinant l'évolution du texte à travers les changements successifs qu'il subit. En donnant des exemples représentatifs de la façon dont Gide utilise certains procédés techniques, en faisant ressortir les analogies remarquables entre le rythme et le sens, ainsi que la fine ironie du texte, Z. Lorentzatos cherche à démontrer qu'avec *Thésée*, nous avons non pas l'aboutissement des styles gidiens précédents, mais l'inauguration d'une nouvelle écriture.

En 1965, Michel Stassinopoulos publie, dans *Néa Hestia*, une monographie intitulée « La Parole de l'Enfant prodigue et ses variations en littérature¹⁴¹ », dans laquelle il se livre à l'analyse du texte qu'il

avait traduit trente-cinq ans auparavant ¹⁴². Après une introduction générale sur l'intérêt psychologique de la parabole en question, il évoque *Le Mystère de l'Enfant prodigue*, la pièce de l'écrivain belge Charles Klerc, puis, passant à la version gidienne, il souligne que sa puissance dramatique réside en ce que l'Enfant prodigue reste essentiellement étranger à son milieu dans la maison paternelle même. L'auteur de cet essai illustre cette affirmation grâce à des extraits du dialogue du fils avec son père, avec sa mère, avec son frère aîné. Un élément original retient encore son attention : le frère puîné qui quittera à son tour sa famille. En fait, conclut M. Stassinopoulos, Gide ne raconte pas l'histoire d'un retour, mais celle du combat intérieur le précédant et qui risque fort de ne jamais prendre fin : bien qu'apparemment l'Enfant prodigue ait vaincu le doute et franchi le seuil du logis familial, en réalité, il n'adhère pas vraiment à ce qui se passe autour de lui car, tout au fond de lui-même, il est encore tourmenté par l'appel de l'ailleurs.

Dans les *Carnets de critique* (1978-1988), le journal littéraire d'Apostolos Sachinis ¹⁴³, trois récits et un essai gidiens ¹⁴⁴ sont résumés et commentés. Le 12 mai 1945, *L'Immoraliste* est salué comme une analyse très fine, étayée par une réflexion pénétrante et rédigée dans un style spirituel. Le 17 mai 1957, *La Symphonie pastorale* est appréciée comme un récit psychologique lyrique dont le sujet central réside dans le conflit entre nature humaine et devoir, et dans l'opposition entre imagination et réalité. Le 29 novembre 1966, A. Sachinis loue en *Dostoïevsky* une analyse critique exemplaire fondée sur les textes mêmes et relève quelques remarques perspicaces ayant trait aux différences entre le roman de l'écrivain russe et le roman occidental, et encore à l'importance accordée par Dostoïevsky à l'enseignement évangélique, notamment à la notion d'humilité. Enfin, le 12 mai 1972, il remarque que l'intérêt de *La Porte étroite* tient à ce qu'on peut deviner, à travers les lignes, les motivations intimes qui sont à l'origine de son inspiration. Dans ces appréciations, A. Sachinis observe que si les thèmes traités par Gide peuvent sembler quelque peu dépassés de nos jours, ses fines remarques psychologiques restent néanmoins précieuses pour celui qui cherche à approfondir la nature humaine.

Nous ne nous attarderons point sur l'« Hommage au centenaire de la naissance d'André Gide ¹⁴⁵ » réalisé par le journal *Thessalonique* du 29 novembre 1969, puisque nous y trouvons uniquement des traductions d'articles étrangers et non pas des critiques d'auteurs grecs.

Par contre, nous nous arrêterons sur « André Gide : la disponibilité du corps ¹⁴⁶ », le chapitre du recueil *Théorie des typologies littéraires* (1978), dans lequel le poète et critique Alexis Ziras aborde certains aspects de la pensée gidienne, en révisant certaines positions énoncées quelques années plus tôt dans *Thessalonique* ¹⁴⁷. En ce qui concerne l'individualisme par exemple, il signale une contradiction en ce que Gide tente de s'émanciper de la tradition de la civilisation occidentale, dans la lignée de laquelle il se trouve lui-même et dont il utilise le patrimoine spirituel. Par ailleurs, A. Zinas trouve fallacieuses les notions gidiennes de disponibilité et de liberté, selon lesquelles l'individu devrait, au mépris du rationalisme, s'assigner pour but de satisfaire pleinement aux exigences de sa sensualité. Pour lui, l'homme qui renie ainsi les conventions imposées par la société et l'histoire encourt le risque de devenir la proie d'illusions successives, quand sa préoccupation essentielle devrait être la remise en cause des institutions sociales en vigueur en Occident.

Plus récemment encore, en janvier 1989, paraît le numéro spécial de la revue *Diavazo* [Lire], consacré à André Gide ¹⁴⁸, réalisé sous la direction de Pierre Papadopoulos avec la collaboration du Centre de Traduction Littéraire de l'Institut Français d'Athènes. Mis à part des articles d'auteurs étrangers tels M. Blanchot, A. Camus, J.-P. Sartre, D. Fernandez et d'autres, il convient de signaler l'article « André Gide en Grèce » qui reprend en grec les textes rassemblés en 1974 par Renée Richer ¹⁴⁹, auxquels a été ajoutée la traduction de la lettre d'Octave Merlier à ses deux sœurs, concernant la visite de Gide en Grèce et leur promenade du Vendredi Saint au cimetière, où ils avaient assisté à la procession du Saint-Suaire. Cet hommage s'achève avec la « Bibliographie des traductions en grec des œuvres de Gide » établie par Christos Papageorgiou, qui a aimablement consenti à ce qu'elle soit publiée en français dans le présent numéro.

Si l'on considère, d'une manière générale, l'attitude de la critique grecque envers la création gidienne de 1945 à nos jours, on peut d'abord observer que la plupart des articles et essais critiques mentionnés émanent de praticiens de la création littéraire, comme c'était d'ordinaire le cas en Grèce jusqu'à un passé assez récent. Ainsi, on reconnaît des romanciers comme Lilika Nakou, Stratis Tsirkas, Thrassos Castanakis, Jean M. Panayotopoulos, ou encore des poètes comme Cléon Paraschos, Costas Ouranis, Zissimos Lorentzatos, mais il convient d'apprécier également l'apport considérable d'universitaires de renom tels que C. Th. Dimaras et Michel Stassinopoulos. Possédant à fond la langue française, ces hommes de lettres sont en mesure d'apprécier le style gidien dans le texte sans avoir besoin de recourir à des traductions, lesquelles sont d'ailleurs, jusqu'en 1970, assez rares. Ce qui les séduit, c'est non pas tant l'imagination créatrice que la maîtrise de la langue, la justesse et la sobriété de l'expression reflétant à la perfection une pensée à la fois claire et profonde (Chryssos Evelpidis), et encore l'utilisation originale de certaines tournures et des procédés syntaxiques (Zissimos Lorentzatos). Ils admirent également, dans les écrits de Gide, le mariage de l'esthétique et de l'éthique, et le talent de l'écrivain à transmuier ses préoccupations les plus intimes en œuvres d'art. En effet, la critique grecque a été particulièrement sensible au « drame » de Gide, ce conflit entre son éducation puritaine d'une part, son hédonisme et ses préférences sexuelles de l'autre (Costas Ouranis), et à sa résolution grâce à l'élaboration d'une morale individuelle (Jean M. Panayotopoulos). En outre, dans un pays méditerranéen comme la Grèce, où l'esprit dionysiaque a été chanté par des poètes comme Anghélos Sikélianos et d'autres, les notions de « disponibilité » et de « ferveur » retentissent naturellement comme des concepts familiers. À l'occasion du Nobel en 1947 et de la mort de Gide en 1951, on voit paraître des études plus synthétiques (C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos), dans lesquelles l'individualisme de Gide, sa probité morale, son inquiétude foncière devant les problèmes contemporains sont considérés comme un nouvel humanisme à une époque où s'effondrent les valeurs traditionnelles, tandis que, plus nous avançons dans le temps,

l'admiration devant l'ensemble de la production gidienne tend à à devenir plus nuancée..

*

Nous ne saurions mettre le point final à notre recherche sans nous référer à l'intérêt suscité en France par les liens de Gide avec la Grèce contemporaine, qui éclairent le public français sur un nouvel aspect de l'écrivain et de ses préoccupations, tout en lui révélant, simultanément, dans un mouvement de *feed-back*, une image assez mal connue de la Grèce moderne, de son attitude héroïque pendant la Seconde Guerre mondiale et encore de sa littérature en plein essor. Il convient de signaler, à ce propos, l'enthousiasme avec lequel Gide évoque dans son *Journal* les traductions de Cavafy réalisées par Marguerite Yourcenar et C. Th. Dimaras, parues dans *Mesures* le 15 janvier 1940¹⁵⁰. Par ailleurs, grâce à son amitié avec Robert Levesque, il est un des premiers lecteurs des ouvrages de ce dernier qui font découvrir aux lecteurs français, dans des traductions de haute qualité, la poésie d'Anghélos Sikélianos, Dionysios Solomos, Odysséus Élytis, Georges Séféris, auxquels il ne faut pas manquer d'ajouter l'anthologie *Domaine grec* (1947). On comprend bien alors que Gide ait tenu à présenter Robert Levesque au moment de ses deux conférences sur « La Poésie grecque contemporaine » présentées en 1946 au Caire et à Beyrouth¹⁵⁰. C'est à cette occasion, nous l'avons dit, que Gide donne la première lecture de son texte alors inédit « Reconnaissance à la Grèce¹⁵¹ » publié dans le numéro spécial *Messages de la Grèce* de la revue *Le Voyage en Grèce* (juillet 1946), et repris dans le *BAAG* en juillet 1978, d'après une dactylographie retrouvée dans les papiers de R. Levesque.

En ce qui concerne plus particulièrement le voyage en Grèce de 1939, il est significatif que Gide ait lui-même consigné quelques unes de ses impressions dans les textes « Delphes » et « Printemps », recueillis dans son *Journal 1939-1949*. D'autre part, plusieurs points ayant trait à l'expérience grecque sont disséminés dans des écrits de Robert Levesque, notamment dans « Le Compagnon de voyage » rédigé en 1939 et paru dans le numéro d'*Hommage à André Gide* de *La Nouvelle*

Revue Française (novembre 1951¹⁵²) et dans la *Lettre à Gide*¹⁵³ composée en 1966 et publiée par les soins de l'AAAG en 1982. La préface, les notes et l'appendice établis par Claude Martin pour la *Lettre à Gide & autres écrits* fournissent également de nombreuses précisions concernant le sujet qui nous intéresse. Il est heureux que l'extrait du *Journal* de R. Levesque se rapportant au voyage de 1939, publié dans le présent numéro, vienne aujourd'hui combler les lacunes des publications précédentes.

Pour en venir, maintenant, aux réactions des témoins grecs et aux sentiments de Gide envers la Grèce dans les années qui suivirent son voyage, il sied de mentionner, avec l'attention qu'il mérite, l'article de référence, « André Gide en Grèce. Témoignages et lettres¹⁵⁴ », paru en 1974 dans les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*. Dans cette publication, Renée Richer¹⁵⁵ se livre à une présentation critique de textes de G. Séféris et de G. Théotokas se rapportant à la question (articles et extraits de journaux intimes) qu'elle a elle-même excellemment traduits, ainsi que de deux lettres de Gide, l'une adressée à C. Th. Dimaras, datant du 31 décembre 1940, l'autre, inédite, à G. Séféris datant du 10 juin 1943. C'est avec sa bienveillante autorisation que nous avons reproduit ses traductions dans les textes documentaires. Ajoutons encore que la lettre de Gide à C. Th. Dimaras sera reprise dans le *BAAG* d'octobre 1978, suivie d'un message inédit de Gide à un destinataire inconnu qui désirait publier la lettre précédente dont il détenait une copie. Enfin nous rappelons l'article, déjà cité, de Christos Saltapidas : « Georges Séféris et André Gide » paru en janvier 1990 dans *Connaissance hellénique*, et qui se rapporte aux affinités électives du poète grec et de l'écrivain français.

Ces données qui relèvent quelque peu du rappel bibliographique ne sont pas, à notre avis, superflues puisqu'elles suggèrent que le public français a déjà été sensibilisé à la question qui nous préoccupe ici et nous pensons que le présent numéro du *BAAG* lui apportera certaines informations supplémentaires.

Dans cette étude qui n'a pas la prétention d'être exhaustive et qui n'épuise certainement pas le sujet, nous espérons néanmoins avoir présenté quelques jalons caractéristiques de l'intérêt ininterrompu des hommes de lettres grecs pour la pensée gidienne, tout au long de notre siècle.

Dans le premier tiers du XX^e, *Les Nourritures terrestres* sont accueillies en Grèce comme un véritable hymne à la vie. À une époque où le problème de la langue n'est toujours pas résolu et où un esprit scolastique pèse sur la création littéraire néo-hellénique, les notions de « disponibilité » et de « ferveur » introduisent un vent nouveau qui n'aurait su laisser d'exalter les intellectuels grecs en quête d'horizons nouveaux. Ce n'est donc point un hasard que ce soit un grand artiste d'origine grecque, Démétrius Galanis — élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de Paris en 1945 — qui ait illustré d'eaux-fortes *Les Nourritures terrestres* en France, en 1930¹⁵⁶.

Quant aux *Faux-Monnayeurs* et au *Journal des Faux-Monnayeurs*, ils sont remarqués peu après leur parution en 1925, notamment par les jeunes intellectuels qui ont l'occasion de suivre sur place l'effervescence littéraire parisienne. Conscients du fait que cet ouvrage inaugure une ère romanesque nouvelle, ceux-ci s'empressent de le présenter en Grèce dans l'espoir qu'une expérience de cet ordre trouble éventuellement les eaux stagnantes de la prose néo-hellénique grâce à des procédés techniques révolutionnaires pour l'époque, tels que la mise en abyme, la multiplicité des points de vue, l'alternance du récit et du journal. Signalons que toute la première partie du roman a été traduite en 1938 dans le journal littéraire *Néohellenika Grammata*, mais qu'il faudra attendre 1951 pour avoir le texte intégral, et 1977 pour le *Journal des Faux-Monnayeurs*.

Durant leurs années de formation, plusieurs des futurs chefs de file de la « Génération de 1930 » puisent donc dans l'œuvre variée de Gide ce qui convient à leur tempérament et à leurs préoccupations intellectuelles du moment : Georges Séféris cherche à perfectionner sa propre langue en traduisant *Paludes* et *Le Prométhée mal enchaîné*, tandis que la fine ironie émanant de ces deux œuvres lui permet de modérer une hypersensibilité naturelle ; à Thanassis Pétsalis, la traduction de *La Tentative amoureuse* tient lieu également d'exercice de style ; Georges

Théotokas conçoit *Argo*, sa vaste composition romanesque, à Paris même, peu après avoir lu *Les Faux-Monnayeurs* ; quant à Stélios Xéfloudas, il est séduit par le modèle de l'investigation de soi proposé dans *Les Cahiers d'André Walter*. D'autre part, au début des années 1930, apparaissent les premières critiques visant à faire connaître l'œuvre de Gide au public grec à une époque où les traductions de ses livres sont quasi-inexistantes.

Entre 1932 et 1933, les déclarations de Gide en faveur du communisme lui attirent de nouveaux admirateurs dans les cercles de la gauche grecque, tandis que certains s'empressent de suivre son exemple. Or, il semble que cette vogue ait été une flambée sans lendemain, soit qu'il y ait eu une retombée de l'enthousiasme après le revirement d'opinion de Gide en 1936, l'année même où s'établit en Grèce la dictature du général Jean Métaxas (4 août) qui impose sur tous les plans une censure extrêmement sévère, soit que ce retour ait été naturellement interprété comme une preuve de la « disponibilité » gidienne. Nous n'avons pu relever qu'une seule critique idéologique, assez tardive puisqu'elle date de 1946, celle du romancier Stratis Tsirkas déplorant qu'un scepticisme négateur ait éloigné Gide du communisme.

Le voyage de 1939 offre à un nombre très restreint d'intellectuels grecs l'occasion inespérée de s'entretenir avec l'écrivain qui marqua de manière si décisive leur itinéraire spirituel et d'échanger avec lui des vues sur la littérature, sur la Grèce et sur la situation mondiale à un moment aussi critique que la veille de la Seconde Guerre. Cette rencontre fut à l'origine d'une estime réciproque durable entre l'écrivain français et les autres personnages, dont témoignent quelques lettres échangées entre 1940 et 1943. La soirée du 12 avril 1939, s'ajoutant aux diverses expériences de Gide en terre grecque, en la bonne compagnie de Robert Levesque, son initiateur en matière de poésie grecque moderne, joua incontestablement en faveur des sentiments d'admiration et de solidarité qu'il exprima au sujet de la résistance héroïque de la Grèce lors de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation nazie.

À partir de 1939, le *Journal 1889-1939*, publié cette même année, constitue apparemment l'œuvre de Gide qui recueille les suffrages des lecteurs grecs — notons que jusqu'à présent il n'est toujours pas traduit

en grec, à l'exception de quelques extraits parus en revue. Dans un monde en pleine confusion, il est considéré comme un exemple d'intégrité spirituelle et morale, comme la preuve émouvante d'une perpétuelle et inlassable introspection. Pour les fervents admirateurs de Gide, le *Journal* est le biais par lequel ils communient avec celui qu'ils continuent à tenir pour un « maître à penser ».

Pourtant dès 1940, on peut voir poindre le début d'une attitude critique envers Gide tant de la part des témoins de 1939 que des autres intellectuels qui ont étudié son œuvre. Sans doute est-il légitime d'établir une relation entre ce recul et une réprobation concernant généralement la France au moment où fut signé l'armistice en 1940. Plus particulièrement, les Grecs furent gênés par la collaboration de Gide à *La NRF* sous l'occupation allemande. Ainsi, les uns réprovent, dans l'œuvre de Gide, des considérations superficielles (Georges Théotokas), les autres déplorent le défaitisme émanant de certains de ses écrits d'après-guerre (Georges Séféris, Cléon Paraschos) ou estiment vieillis quelques-uns des sujets traités (Apostolos Sachinis). D'autres encore restent réservés quant à sa cérébralité (Chryssos Evelpidis), son ironie (Jean M. Panayotopoulos).

Toutefois, ces points de vue n'impliquent en aucun cas une condamnation de celui qu'ils continuent à considérer comme un des intellectuels les plus éminents de leur époque. Le *Journal* est toujours apprécié par Georges Séféris, C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos, comme une nourriture spirituelle substantielle dont l'actualité ne risque pas de ternir de sitôt.

À un intervalle assez court, le Nobel et la mort de Gide déclenchent un regain d'intérêt autour du nom de l'écrivain. En 1947, l'attribution du Nobel à Gide est spontanément saluée par la critique grecque dans des études synthétiques visant à ressaisir la création gidienne dans son ensemble et à tenter de cerner sa signification pour l'époque contemporaine (C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos, Thrassos Castanakis), tandis qu'en 1951 voit le jour le premier numéro de revue grecque consacré à Gide, dans lequel les contributions de trois hommes de lettres grecs (Cléon Paraschos, Costas Ouranis, Jean M. Panayotopoulos) ont essentiellement trait à l'éthique gidienne.

Dans les années qui suivent, on peut distinguer deux monographies, chacune entièrement consacrée à une œuvre de Gide : celle de Zissimos Lorentzatos portant sur *Thésée* (1952) et celle de Michel Stassinopoulos sur *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1965), tandis qu'au delà de 1970 le fait le plus frappant est la multiplication des traductions d'ouvrages gidiens¹⁵⁷. Or ce phénomène doit être considéré à la lumière de l'essor remarquable que connaît actuellement la traduction en Grèce. Sans doute le nombre d'œuvres gidiennes traduites en grec n'est-il pas négligeable et les publications consacrées à Gide ces dernières années laissent entendre qu'il est toujours tenu pour un des maîtres de la littérature française, mais il faudrait toutefois préciser qu'il partage ce titre avec plusieurs autres romanciers et poètes qui composent aujourd'hui le Panthéon des lettres françaises en Grèce. Parmi ceux-ci, on peut reconnaître les grandes figures du XIX^e siècle, essentiellement Stendhal, Flaubert, Baudelaire, Rimbaud et des auteurs du XX^e comme Proust, Cocteau, les principaux chefs de file du surréalisme : Breton, Éluard, Aragon sans oublier leur précurseur, Apollinaire, les dramaturges du nouveau théâtre : Ionesco, Beckett, Genet ; les existentialistes : Camus, Sartre ; les représentants du nouveau roman, Sarraute, Robbe-Grillet, Butor, Simon, bien d'autres encore comme M. Yourcenar, M. Duras, Tournier... Pour en revenir cependant à Gide, on peut énumérer environ une vingtaine d'éditions entre 1970 et 1990 contre une dizaine seulement entre 1925 et 1970, avec une préférence marquée pour *La Symphonie pastorale* et *La Porte étroite* qui ont eu droit à cinq éditions, suivis de près par *L'Immoraliste*. On peut cependant remarquer la carence de textes essentiels comme le *Journal*, les voyages, et aussi que les ouvrages d'inspiration grecque sont relativement peu nombreux et traduits tardivement : *Corydon* (1965, 1984), *Philoctète* (1981), *Thésée* (1983).

En fait, si nous tentons d'estimer la part de la réflexion de Gide sur la Grèce dans l'intérêt des Grecs pour l'œuvre gidienne, il faudrait prendre soin de garder les proportions. Sans doute les intellectuels grecs ont-ils été flattés de reconnaître en Gide un fin connaisseur de la littérature classique, qui s'est inspiré des mythes grecs dans plusieurs de ses écrits, mais il semble que ce qu'ils ont su apprécier avant tout dans ces

ouvrages, c'est l'adresse de l'auteur à soumettre le mythe à des préoccupations contemporaines, en régénérant sa signification, et mettant en évidence sa polyvalence. Ainsi s'explique l'admiration de Georges Séféris pour *Le Prométhée mal enchaîné*, de Stélios Xéfloudas pour *Le Traité du Narcisse*, de Zissimos Lorentzatos pour *Thésée*. De même, les protagonistes de la rencontre de 1939, mais aussi les derniers témoins comme Lilika Nakou et Stratis Tsirkas ont certainement été sensibles aux réflexions originales de Gide sur la Grèce, à sa solidarité morale, témoignée au pays en des temps critiques, au vif intérêt porté à la littérature grecque moderne, mais il semble sans conteste que, pour eux, l'apport de Gide dépasse largement ces questions de fierté nationale. Ce qu'ils ont principalement estimé, c'est sa spiritualité qui coule de source dans un style pur et sobre, son art incomparable dont l'objectif premier est la quête de soi, son insatiable « ferveur » devant toutes les manifestations de la vie, son inquiétude foncière face aux problèmes contemporains, sa « disponibilité » qui le retient de s'engager dans quelque direction que ce soit, la force d'âme de pouvoir rester avant tout fidèle à soi-même et de « suivre sa pente en montant », en un mot toutes les qualités qui confèrent à « l'insaisissable Protée » son inaltérable actualité et qui font qu'aujourd'hui encore, tout comme Georges Séféris en 1960¹⁵⁸, on puisse s'étonner en constatant combien les ouvrages de Gide résistent au temps.

Si donc Gide a toujours ouvertement proclamé des sentiments de sympathie pour la culture hellénique, on peut affirmer que la Grèce lui a, en retour, dûment exprimé son admiration et sa reconnaissance. Sans aucun doute, l'expérience grecque de Gide révéla à l'écrivain un profil insoupçonné de la Grèce contemporaine et de sa littérature, sur lequel il n'hésita pas à se prononcer en termes enthousiastes devant un public français ou francophone. Inversement, les échanges qui s'établirent sur le plan intellectuel et humain, entre Gide et les personnes qu'il rencontra, stimulèrent l'intérêt de la critique littéraire grecque pour l'œuvre gidienne. C'est donc en replaçant le voyage en Grèce de 1939 sur la courbe des relations franco-helléniques mutuelles et fécondes qu'il est possible d'évaluer la portée de ses répercussions tant dans un sens que dans l'autre.

NOTES

Pour la facilité du lecteur, nous tenons à signaler que les chiffres romains renvoient aux textes documentaires et les numéros entre crochets à la "Bibliographie" sur GIDE et la Grèce.

1. Cf. Georges Séfériés, "Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce", Le Caire : Éd. de la Revue du Caire, 1944.
2. Cf. C. Th. Dimaras, "France-Grèce : Deux processus convergents", *La Révolution française et l'hellénisme moderne*, Actes du III^e Colloque d'Histoire (Athènes, 14-17 octobre 1987), Contribution hellénique à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, Athènes : Centre de Recherches Néo-helléniques, Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, 1989, pp. 31-48.
3. Cf. Georges Ténékidès, "Réflexions sur la francophonie en Grèce", *Mélanges offerts à Roger Millieux pour ses cinquante années de présence grecque*, Athènes : Société des Archives Littéraires et Historiques Helléniques, 1990, pp. 677-88.
4. Voir Grégoire Xénopoulos, "Les Revenants", *Œuvres complètes*, t. XI, Athènes : Biris, 1971, pp. 359-61.
5. Elefthérios Vénizélos (1864-1936) : homme d'État grec qui monta au pouvoir en 1910 et appliqua des réformes libérales. En 1913, il obtint la réunion de la Crète à la Grèce. Obligé par le roi à démissionner, il se retira en 1915. Cependant il accepta le débarquement à Thessalonique des Alliés, venus secourir la Serbie agressée par la Bulgarie, et institua dans cette même ville un gouvernement provisoire (octobre 1916). Avec l'aide de l'Entente, il rentra à Athènes, prit le pouvoir (juin 1917) et fit entrer la Grèce en guerre. Aux traités de Neuilly et de Sèvres (1919-1920), il obtint, grâce à l'appui des Alliés, des gains territoriaux.
6. Georges Séfériés (1900-1971) : poète ayant introduit en Grèce des tendances nouvelles, dont les œuvres principales sont, à part ses recueils de poèmes, ses *Essais*, rédigés entre 1936 et 1947, son *Journal* en 8 volumes (le dernier tome est à ce jour inédit) et un roman, *Six nuits sur l'Acropole* (posth., 1974). Le prix Nobel lui fut attribué en 1963.
7. Thanassis Pétsalis (né en 1904) : romancier et académicien dont les ouvrages les plus connus sont la trilogie intitulée *La Destinée de Maria Parni* (1933-1935), la saga des *Mavrolyki* (1947-1948), *La Cloche de la Sainte Trinité* (1949), le roman historique en trois volumes *L'Aube grecque* (1962) et son triptyque autobiographique *Transparences* (1983-1988).
8. Georges Théotokas (1905-1966) : romancier et dramaturge dont l'essai intitulé *Esprit libre* (1929) est considéré comme le "manifeste" de la "Génération de 1930". À part ses romans : *Argo* (1933-1936), *Le Démon* (1938, trad. franç. 1946), *Léonis* (1940, tr. fr. 1985), *Malades et marcheurs* (1964), *Les Cloches* (posth., 1970), il convient de mentionner une importante œuvre théâtrale, des recueils de nouvelles, des essais et son *Journal (1939-1953)* (1987).
9. Stélios Xéfloudas (1901-1984) : romancier qui passe pour avoir introduit en Grèce le monologue intérieur. Ses ouvrages principaux sont : *Les Cahiers de Paul Fotinos* (1930), *Symphonie intérieure* (1932), *Cercle* (1944), *Hommes du mythe* (1944).
10. Voir Georges Théotokas, "Rencontre avec ANDRÉ GIDE" (Texte X).
11. Voir Denis Kohler, *L'Aviron d'Ulysse, l'itinéraire poétique de Georges Séfériés*, Paris : Les Belles Lettres, 1985, p. 71.
12. *Ibid.*, p. 179.
13. *Ibid.*, p. 135 sq.
14. Souligné par l'auteur.
15. Thanassis Pétsalis, *Transparences*, t. I, Athènes : Hestia, 1983, p. 246.
16. *Ibid.*, p. 247.
17. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE" : Michel Stassinopoulos [29]. Né en 1903, l'académicien M. Stassinopoulos, ex-Président de la République (décembre 1974-juin 1975), est professeur de droit administratif, poète et essayiste.

18. Voir lettre n° 57, approximativement datée du 1^{er} juillet 1928, pp. 81-3, et lettre n° 74, en date du 16 février 1929, pp. 111-3, dans *Quatre cents lettres de Kazantzakis à Prévélakis*, Athènes : Éd. Hélène Kazantzakis, 1965.
19. Voir Georges Théotokas, *Esprit libre*, préface de C. Th. Dimaras, Athènes : Hermès, 1979, p. 35.
20. Voir Georges Théotokas, "Le Voyageur de l'époque en fureur", *Junénaire spirituel*, Athènes : Hestia, 1971, pp. 47-9.
21. Georges Théotokas, "Dostoïevsky par Stefan Zweig", *Agon ton Parision* [journal grec paraissant à Paris], 9 mars 1929, cité par C. Th. Dimaras dans sa préface à *Esprit libre*, op. cit., p. XXVII. (Nous avons converti en chiffres romains les minuscules grecques de la pagination.)
22. G. Théotokas, *Esprit libre*, op. cit., p. 30. "1^{er} août [1919]. Brassé des nuages des heures durant. Cet effort de projeter au dehors une création intérieure, d'objectiver le sujet (avant d'avoir assujettir l'objet) est proprement exténuant. Et durant des jours et des jours, on ne distingue rien, et il semble que l'effort reste vain : l'important, c'est de ne pas renoncer. Naviguer durant des jours et des jours sans aucune terre en vue. Il faudra, dans le livre même, user de cette image : la plupart des artistes, savants, etc., sont des côtoyeurs, et qui se croient perdus dès qu'ils perdent la terre de vue. — Vertige de l'espace vide." (GIDE, *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, 1927, p. 29.)
23. *Ibid.*
24. Voir Georges Théotokas, *Argo*, Athènes : Hestia, 1980, t. I, p. 37, et t. II, p. 117.
25. Cf. Georges Théotokas et Georges Séféris, *Correspondance (1930-1966)*, présentée et annotée par G. P. Savidis, Athènes : Hermès, 1975, pp. 49 et 129.
26. G. Théotokas, *Journal d'Argo et du Démon*, présenté et annoté par G. P. Savidis, Athènes : Leschi, 1989, p. 56. Remarque consignée le 7 février 1936.
27. *Ibid.*, p. 107. Appendice I b, "Discussion à propos d'un roman", article de G. Théotokas paru dans la revue *Néa Grammata*, n° 10, octobre 1935, pp. 551-4, en réponse à une critique de Tellos Agras portant sur *Argo*, t. I (1933).
28. Stélios Xéfloudas, *Les Cahiers de Paul Fotinos*, Thessalonique : Anatoli, 1930, p. 125.
29. Stélios Xéfloudas [66].
30. Dimitri Nikolarefzizis (1908-1981) : diplomate, critique littéraire et essayiste [50].
31. Cléon Paraschos (1894-1964) : poète, critique littéraire et essayiste [53].
32. C. Th. Dimaras (né en 1904) : professeur émérite de l'Université de Thessalonique. Auteur, entre autres, de quatre ouvrages de référence sur la littérature néo-hellénique : *Histoire de la Littérature néo-hellénique* (en grec, 1949 ; en français, 1965), *La Grèce au temps des Lumières* (en français, 1969), "Illuminismo" néo-hellénique (en grec, 1977), *Romantisme grec* (en grec, 1982).
33. Voir C. Th. Dimaras, interview accordée à la revue *Synchrona Themata* [Thèmes contemporains] [Athènes], n° 35-36-37, décembre 1988, p. 32.
34. C. Th. Dimaras [43], [44], [45].
35. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE", [31] et [32].
36. Pierre Nomikos, [peut-être pseudonyme de G. Théotokas, dont la mère était née Nomikos] "Littérature révolutionnaire", *Idéa*, n° 4, avril 1933, pp. 266-8.
37. En français dans le texte.
38. Georges Séféris, *Journal 2 (1931-1934)*, Athènes : Icaros, 1984, p. 117 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*, Paris : Mercure de France, 1988, p. 121).
39. Cf. le titre du texte XI.
40. Voir textes X, XI, XII.
41. Voir texte I.
42. *Ibid.*
43. GIDE, *Les Cahiers et les Poésies d'ANDRÉ Walter*, Paris : Gallimard, 1952, p. 23.
44. *Ibid.*, p. 28.
45. Voir à ce sujet : Helen Watson-Williams, *ANDRÉ GIDE and the Greek Myth, a Critical Study*, Oxford : Clarendon Press, 1967, 200 p., et Wolfgang Holdheim, "GIDE and the Assimilation of Tragedy", dans *the Persistent Voice (Essays on Hellenism in French Literature since the 18th century in honor of Professor Henri M. Peyre)*, edited by Walter G. Langlois, Genève : Librairie Droz, 1971, pp. 111-127.
46. Robert Levesque (1909-1975) : professeur de français, d'histoire de l'art et de philosophie, écrivain et traducteur. Il fait la connaissance de GIDE en 1926 et reste depuis son ami fidèle. En

- 1938, il arrive en Grèce où il est nommé professeur au collège de Spetsai. Il restera jusqu'en 1948. Pendant ses années grecques, il traduit en français des poèmes d'Anghélos Sikélianos, de Dionysios Solomos, d'Odysseus Élytis, de Georges Séféris et d'autres encore. En 1947, il fait paraître l'anthologie *Domaine grec*, Paris-Genève : Éd. des Trois Collines, et en 1948 il réalise en collaboration avec Paul Lemerle le numéro spécial des *Cahiers du Sud* intitulé *Permanence de la Grèce*. En 1964, Gallimard publie son recueil d'essais : *Les Bains d'Estramadure, récits de voyage*, qui remporte en 1968 le prix annuel Valéry Larbaud.
47. GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1955, p. 1332.
48. Voir textes IV et V.
49. Voir texte I.
50. Voir texte IV.
51. Voir Robert Levesque, *Journal*, p.314-5, et texte II.
52. Voir Robert Levesque, *Journal*, p.314-5, et texte II.
53. *Ibid.*, p.324.
54. GIDE eut le plaisir de prendre connaissance de cette relation de voyage à Pontigny le 23 août 1939. Voir Claude Mauriac [15], éd.1951, pp. 229-31.
55. Robert Levesque, *Journal*, p.314.
56. v *Ibid.*, p.314 et texte V.
57. *Ibid.*, p.315.
58. *Ibid.*, p.333 et textes VI, XI.
59. Voir texte VII.
60. Voir texte XIII.
61. Robert Levesque, *Journal*, p.316, 327, 321.
62. *Ibid.*, p.320.
63. *Ibid.*, p.326.
64. *Ibid.*, p.326.
65. *Ibid.*, p.327.
66. *Ibid.*, p.331.
67. *Ibid.*, p.314.
68. *Ibid.*, p.332.
69. *Ibid.*, p.320, 332 et texte II.
70. *Ibid.*, p.334 et texte III.
71. *Ibid.*, p.314-5.
72. *Ibid.*, p.326.
73. *Ibid.*, p.331.
74. *Ibid.*, p.326 et 328.
75. *Ibid.*, p.330.
76. *Ibid.*, p.330 et texte VIII.
77. *Ibid.*, p.322 et 333.
78. Voir texte X.
79. Voir textes IX, X, XI, XII, XIII et XIV.
80. Voir texte XIII. Sur l'impression produite sur GIDE par la poésie de Cavafy, voir aussi GIDE, *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1955, p. 54 : "[9 septembre 1940.] J'écris ceci entre deux et trois heures du matin, ne pouvant dormir. Durant une semblable insomnie, je lisais hier l'étonnant article de Marguerite Yourcenar sur l'étonnant poète Kavafis, — et les poèmes de celui-ci traduits par celle-là et par Constantin Dimaras que je me souviens d'avoir rencontré à Athènes en 1938 [sic]. Je me souviens qu'il m'avait beaucoup plu. Il nous a lu (nous étions réunis, avec Robert Levesque et quelques autres) des vers, non pas de lui, mais de Kavafis, je crois bien." GIDE se réfère à la publication des poèmes de Cavafy dans *Mesures* (15 janvier 1940). Les poèmes de Cavafy traduits par Marguerite Yourcenar et C. Th. Dimaras paraîtront en volume chez Gallimard en 1958.
81. D'après M. C. Th. Dimaras, il s'agirait du jour même de la rencontre (12 avril 1939), mais après minuit.
82. Christos Saltapidas [63].
83. Voir textes IX et XIII.
84. Voir textes X et XI.

85. Voir Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*, Athènes : Icaros, 1984, p. 158 : "Jeudi 28 décembre [1939]. Le soir avec Dawson et Levesque. Avec Levesque, nous parlons du voyage de GIDE en Égypte et en Grèce, au printemps dernier. Il dit que la partie du *Journal* consacrée à l'Égypte est remarquable, mais il ne pense pas que GIDE la destine à la publication."
86. Voir Georges Théotokas, *Journal (1939-1953)*, Athènes : Hestia, [1987], pp. 163-4 : "5 octobre [1940]. Robert Levesque m'écrit entre autres de Spetsai : « Je reçois une longue lettre de GIDE qui envoie mille souvenirs aux amis athéniens. Paraît plutôt amusé des attaques de la presse gouvernementale et ne doute pas de trouver de chauds défenseurs, si le procès s'engage. [En français dans le texte] » Je ne savais pas qu'il était question que GIDE soit jugé."
87. À propos des attaques de la presse, voir GIDE, *Journal 1939-1949*, *op. cit.*, p. 40 : "16 juillet [1940]. Arnold Naville, ami fidélistime, de Vichy où il a dû retourner, me communique un article du *Temps* du 9 juillet, sur « La Jeunesse de France ». [...] Cet article, qui l'indigne, me prend à partie et dénonce, entre toutes et uniquement, mon influence sur la jeunesse comme un danger public, sans doute sur la foi des titres, qu'il cite, de deux de mes livres : le *Traité du Narcisse* et *L'Immoraliste*. C'est « contre cette influence considérable, mais néfaste, qu'il faut aujourd'hui réagir », dit-il, car j'aurais « fait fâcheuse école, formant une génération orgueilleuse et déliquescence ».
88. Cf. Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*, *op. cit.*, p. 177 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, p. 188) : "Dimanche 3 mars [1940]. Après-midi. [...] Hier, conversation avec Théotokas à propos des journaux intimes. Une dame qui vient de lire récemment le *Journal* de GIDE nous a annoncé qu'elle tenait le sien propre depuis dix jours. Si la guerre n'interdisait tout pronostic, je serais enclin à dire que le *Journal* nous prépare en Grèce une riche floraison de journaux intimes, non tant de la part des écrivains que des femmes du monde."
89. Voir Georges Séféris et Marò, *Correspondance (1936-1940)*, t. I, préface et notes de M. Z. Kopidakis, Bibliothèque Municipale Vikélas de Héaraklion, 1989, pp. 335-6, lettre de G. Séféris à Marò : "Athènes, mardi après-midi, 18.7.[19]39. J'ai encore reçu aujourd'hui le *Journal* de GIDE, 1350 pages, s'il te plaît. Il finit ainsi : « Marseille 26 janvier 1939. — Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce au moment des vacances de Pâques... Me voici libre comme je ne l'ai jamais été... [En français dans le texte] » Quel ponton remarquable ! Levesque est le jeune homme qui l'accompagnait ce soir-là chez Dimaras."
90. *Ibid.*, p. 360, lettre de Marò à G. Séféris : "17 Sept., 1939, Dimanche, Trapeza. J'avais aussi GIDE qui est de merveilleuse compagnie. Comme cet homme sait profiter de chaque fleur, des paysages (de la laideur même parfois) et comme j'aime sa curiosité pour la moindre des choses qu'il rencontre dans ses promenades. Nous passerions de bons moments ensemble, mais je craindrais qu'il ne m'évince lui aussi..."
92. Voir Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944)*, Athènes : Icaros, 1977, p. 120 : "Dimanche 13 juillet [1941]. Je n'ai avec moi que les tragédies d'Eschyle, une édition anglaise de Lao-Tsu (par hasard), et Marò le *Journal* de GIDE."
93. Voir Maria Van Rysselberghe, [22], p. 215 : "[27 décembre 1949.] Il s'installe dans son fauteuil, près du radiateur, et commence par me montrer une lettre qu'il vient de recevoir de Grèce (censurée par les Allemands) et qu'il a bouleversé, elle est d'une personnalité grecque de valeur [il s'agit évidemment de C. Th. Dimaras] qu'il a rencontrée une fois et qui est en rapport avec Robert Levesque — belle en sa simplicité, elle fait appel à la sympathie de GIDE pour le peuple grec et devient assez vague sur ce qu'on attend en réalité de GIDE. GIDE est plein d'enthousiasme et de bonne volonté, mais se rend tout de suite compte que tout est impossible : en France, la censure ne laisserait rien passer en faveur de la Grèce et ce qu'on publierait en Grèce ne manquerait pas d'éveiller en France un écho défavorable. « Comme cela fait toucher du doigt, dit GIDE, quelle liberté nous avons perdue. » Il ne nous a malheureusement pas été possible de retrouver le message en question, mais on peut supposer qu'il devait présenter des analogies avec une autre lettre, datée du 25 novembre 1940, que C. Th. Dimaras avait adressée à M. Yourcenar, et dans laquelle il est question de Gide : « J'ai eu récemment des nouvelles d'André Gide, qui a beaucoup admiré votre essai sur Cavafy. J'en suis fier pour vous. » (Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris : Galimard, 1990, p.154).
94. *Ibid.*, p. 220 : "[17 janvier 1941.] Ai-je dit que GIDE s'était décidé, conscient des risques qu'il pourrait encourir, à répondre à la lettre de ce littérateur grec, réponse destinée évidemment à être

- publiée à Athènes, glorifiant l'attitude du peuple grec, et qu'il fait parvenir à l'ambassadeur de Grèce à Vichy. Il vient de recevoir une réponse à cet envoi où l'ambassadeur le remercie chaleureusement et s'avance jusqu'à dire que les Grecs se battent pour « rendre la liberté à tous les peuples qui furent trahis par leur gouvernement ».
95. Voir textes XV et XVI.
96. Voir Georges Théotokas, *Journal (1939-1953)*, *op. cit.*, pp. 240-1 : "9 février [1941]. Je lis une lettre de GIDE dans les *Cahiers du Sud* du mois de décembre. Je suis profondément déçu par ce « détachement » [en français dans le texte] qui ressemble tant à de la lâcheté ou, du moins, à de la légèreté. Plus encore me déçoit la nouvelle que *La NRF* a paru de nouveau à Paris, sous l'occupation allemande, avec la collaboration de GIDE lui-même. Décadence d'un monde spirituel !"
97. Voir Georges Séfériès, *Journal 4 (1941-1944)*, *op. cit.*, pp. 114 et 19-20 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, pp. 235 et 237) : "Dimanche 26 janvier [1941]. Il [Georges Théotokas] m'apprend que GIDE a accepté de collaborer à la nouvelle *NRF*, celle de Drieu La Rochelle et de Giono. Je préférerais apprendre la mort de GIDE plutôt que pareille infamie de sa part." Et plus loin : "Mercredi 5 février [1941]. Dimaras est venu hier à mon bureau. Je lui dis avec quel désespoir j'ai appris la décision de GIDE de collaborer à *La NRF*. — Tu sais, me dit-il, quand il s'agit d'hommes de cette envergure, je cherche à expliquer, non à condamner. Expliquer, sans doute, mais aucune explication ne gommara ce fait : un geste qui se retourne contre ses amis."
98. Voir Georges Séfériès, *Journal 4 (1941-1944)*, *op. cit.*, p. 286 : "Mercredi 31 mars [1943]. Hier, j'ai lu avec émotion dans le journal que GIDE se trouve dans un village près de Tunis."
99. Voir texte XVIII.
100. Voir texte XIX.
101. Voir Georges Séfériès, *Journal 4 (1941-1944)*, *op. cit.*, p. 298.
102. Voir texte XX.
103. Voir texte XXI.
104. Georges Théotokas, *Journal (1939-1953)*, *op. cit.*, p. 409.
105. Thanassis Pétsalis-Diomidis, "Itinéraire spirituel", *Néa Hestia*, n° 486, 1^{er} octobre 1947, pp. 1165-7.
106. Cf. Georges Séfériès, *Journal 3 (1934-1940)*, *op. cit.*, p. 199, et *Journal 4 (1941-1944)*, *op. cit.*, p. 116 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, p. 196).
107. Voir Georges Séfériès, *Journal 3 (1934-1940)*, *op. cit.*, p. 171, *Journal 5 (1945-1951)*, Athènes : Icaros, 1977, p. 33 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, pp. 330-1), et *Journal 6 (1951-1956)*, Athènes : Icaros, 1986, p. 22.
108. Georges Séfériès, *Journal 5 (1945-1951)*, *op. cit.*, p. 86 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, p. 348) : "Nuit du 1^{er} janvier [1947] (Athènes). J'ai l'autre jour emprunté le *Thésée* de GIDE. Ce vieillard si vivant demeure l'un des rares phares éclairant encore l'Europe. La rencontre Thésée-Edipe m'a fait penser à la fin de « *La Grive* » [titre d'un poème de Séfériès écrit en 1946] : « Obscurité, tu seras ma lumière »."
109. Zissimos Lorentzatos (né en 1915) : poète, critique littéraire et traducteur, [49].
110. Voir la lettre de G. Séfériès du 11 septembre 1949 dans Séfériès—Lorentzatos, *Lettres (1948-1968)*, préface et notes de N. D. Triandaphyllooulos, Athènes : Domos, 1990, pp. 78-85.
111. *Ibid.*, p. 84.
112. Voir Georges Séfériès, *Journal 5 (1945-1951)*, *op. cit.*, pp. 142-3 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, pp. 364-5).
113. Séfériès—Lorentzatos, *Lettres (1948-1968)*, *op. cit.*, pp. 139-40.
114. Liilika Nakou (1903-1989) : nouvelliste, romancière et journaliste. Ses ouvrages les plus connus sont le roman *Dévoiyés* (1935, trad. franç. 1954) et les récits de l'occupation *L'Enfer des gosses* (1945, trad. franç. 1946). Dans *Personnalités que j'ai connues* (voir *infra* note 114), l'écrivain prétend que GIDE aurait lu *L'Enfer des gosses*.
115. Stratis Tsirkas (1911-1980) : romancier grec engagé dont l'œuvre la plus connue est la trilogie *Cités à la dérive* (1960-1965), traduite en français en 1971 et en 1982.
116. Liilika Nakou [17].
117. *Ibid.*, p. 101.
118. *Ibid.*, p. 107.
119. *Ibid.*, p. 113.

120. Voir notamment les journaux égyptiens : *Réforme*, 19 mars 1946 ; *Tachydromos*, 19 mars 1946 ; *Éphéméris*, 19 mars 1946 ; *Le Phare égyptien*, 20 mars 1946.
121. Stratis Tsirkas [65].
122. Voir texte XXII.
123. Cléon Paraschos [54].
124. Evanhélos Papanoutsos, "Cavafy didactique", *Revue Anglo-hellénique* (Athènes), n° 6, octobre 1947, pp. 168-76, et n° 7, novembre 1947, pp. 203-12.
125. Evanhélos Papanoutsos (1900-1982) : penseur contemporain, auteur de nombreux ouvrages philosophiques et pédagogiques.
126. Evanhélos Papanoutsos, "Cavafy didactique", art. cit., pp. 176 et 203.
127. C. Th. Dimaras [46].
128. Le 20 janvier 1948, C. Th. Dimaras adresse son article à R. Levesque en précisant dans une lettre inédite : "Entre temps, vous recevez ci-joint un feuilleton que j'avais consacré à ANDRÉ GIDE à propos du prix Nobel. Je n'avais pas osé vous l'envoyer — et encore moins à lui. Mais comme quelques amis m'ont persuadé, ces jours-ci, que cet article pourrait lui faire plaisir, je vous l'envoie, à toute éventualité. La position des amis de Sikélianos en Grèce était assez délicate après l'attribution du prix Nobel à ANDRÉ GIDE, c'est pour cela que j'ai cru nécessaire de trancher la question et d'exprimer sans retard notre satisfaction à ce sujet."
129. Cléon Paraschos [55].
130. Thrassos Castanakis (1901-1967) [42] : romancier grec qui résidait à Paris. Il fut, à l'École des Langues Orientales de Paris, l'assistant du grand linguiste Jean Psichari. Quelques-unes de ses œuvres sont : *Les Princes* (1924), *La Race des hommes* (1932, trad. franç. 1955).
131. Georges Pratsikas [57].
132. Voir *Néa Hestia* de [23] à [29].
133. Jean M. Panayotopoulos [26].
134. Costas Ouranis [25].
135. Cléon Paraschos [27].
136. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE" : ANDRÉ Andréopoulos [35].
137. Chryssos Evelpidis [47].
138. Voir textes XV et XVI.
139. Zissimos Lorentzatos [49]. En 1948, lorsque l'association culturelle "Athinaion" demanda au critique littéraire une série de conférences, celui-ci choisit de parler de *Thésée* qu'il se proposait en plus de traduire. Finalement, alors que le projet de l'"Athinaion" fut annulé, la traduction du texte fut réalisée mais resta inédite, et l'essai sur *Thésée*, achevé dès 1949, parut en 1952.
140. Voir *supra*, p.220.
141. Michel Stassinopoulos [64].
142. Voir *supra* note 17.
143. Apostolos Sachinis (né en 1919) : critique littéraire, professeur d'université et académicien.
144. Apostolos Sachinis [59], [60], [61] et [62].
145. Voir *Thessalonique*, de [30] à [32].
146. Alexis Ziras [69].
147. Alexis Ziras [67] et [68].
148. Voir *Diavazo*, de [33] à [41].
149. Voir *supra* note 154.
150. Voir *supra* pp. 221-222.
151. Voir texte XXII.
152. Voir texte VI.
153. Voir texte V.
154. Renée Richer [58].
155. Professeur de grec moderne à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, Renée Richer est l'auteur d'une thèse d'État, *L'itinéraire de Georges Théotokas* (Paris : Les Belles Lettres, 1979), ainsi que de nombreuses publications.
156. Voir Dimitri Athanassopoulos, *D. Galanis (1879-1966). Ébauche d'introduction à son œuvre*, Athènes : To Ochema, 1982, p. 71. [Il s'agit de l'"édition monumentale", de grand luxe (au for-

mat 29 x 23 cm, tirage limité à 339 ex. sur Vieux Japon, Japon impérial, Montval et Hollande), des *Nouritures*, publiée en 1930 par la Librairie Gallimard.]

157. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE".

158. Voir Georges Seféris, *Journal 7 (1956-1960)*, Athènes : Icaros, 1990, pp. 146 et 173.